

Azami

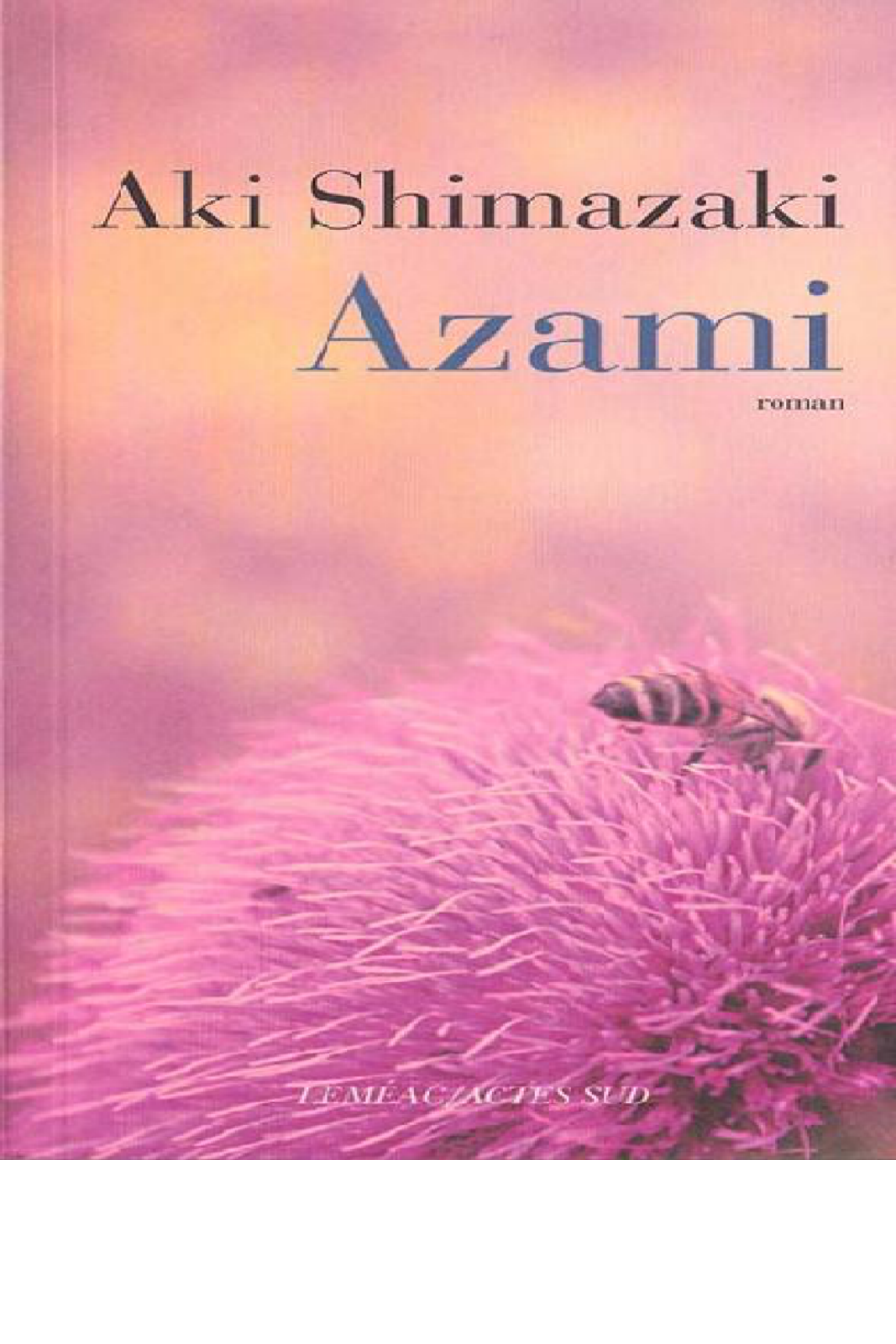
Aki Shimazaki

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Aki Shimazaki
Azami

roman

A close-up photograph of a bee on a vibrant pink flower. The bee is positioned on the right side of the flower, facing left. The flower's petals are long and thin, creating a dense, textured appearance. The background is a soft, out-of-focus pink and purple gradient.

LEMÉAC/ACTES SUD

AKI SHIMAZAKI

AZAMI

roman

LEMÉAC/ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE POIDS DES SECRETS

Tsubaki, Leméac / Actes Sud, 1999 ; Babel n° 712, 2005.

Hamaguri, Leméac / Actes Sud, 2000 ; Babel n° 783, 2007.

Tsubame, Leméac / Actes Sud, 2001 ; Babel n° 848, 2007.

Wasurenagusa, Leméac / Actes Sud, 2003 ; Babel n° 925, 2008.

Hotaru, Leméac / Actes Sud, 2004 ; Babel n° 971, 2009.

AU CŒUR DU YAMATO

Mitsuba, Leméac / Actes Sud, 2006 ; Babel n° 1123, 2012.

Zakuro, Leméac / Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1143, 2013.

Tonbo, Leméac / Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1286, 2014.

Tsukushi, Leméac / Actes Sud, 2012.

Yamabuki, Leméac / Actes Sud, 2013.

Leméac Éditeur reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour ses activités d'édition et remercie le Conseil des arts du Canada, la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) et le Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Québec (Gestion SODEC) du soutien accordé à son programme de publication.

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© LEMÉAC, 2014

ISBN 978-2-7609-1272-4

© ACTES SUD, 2014 pour la France, la Belgique et la Suisse

ISBN 978-2-330-03819-9

Imprimé au Canada

Je descends l'escalier en consultant ma montre. Il est trois heures passées. Je viens de prendre un déjeuner tardif au restaurant à l'étage.

Ce matin, j'ai interviewé monsieur L. pour le présenter aux lecteurs : il tiendra dorénavant une rubrique de conseils de vie dans notre revue. Après quoi, j'ai passé un long moment dans mon bureau à transcrire l'enregistrement de cette entrevue. On avait besoin du texte final avant deux heures cet après-midi. Plongé dans ma rédaction, j'ai complètement oublié d'aller manger.

Il me reste encore trente minutes de pause. En contemplant le bois naturel qui revêt le mur extérieur du restaurant, je me demande comment tuer le temps.

Je m'engage dans la rue commerçante à arcades, d'où je peux retourner directement à mon bureau. Il y a beaucoup de monde, car ce sont les vacances du *golden-week*(1). Je flâne sans but dans la foule.

Deux femmes entre deux âges me dépassent en caquetant à plein gosier. Une forte odeur de parfum me pique le nez. La couleur de leurs cheveux teints est pareille : violâtre. À leur air inhabituel, j'ai l'impression qu'elles sont entraînées de bar ou de cabaret. Elles entrent dans le *pachinko-ten*(2) situé au bout de la rangée de boutiques à ma gauche. Le *pachinko* me tente, mais je continue de marcher.

Au bout de quelques pas, je m'arrête devant une vitrine. C'est un magasin spécialisé dans les stylos-plumes haut de gamme. Attiré par un stylo noir de marque P., je songe à en acheter un plus tard, si ma femme est d'accord.

En passant devant un magasin de musique, j'entends une chanson populaire des années 70. Immobile, je tends l'oreille. En l'écoutant, je me souviens de la berceuse de ma grand-mère, *Azami*(3).

« Ce soir encore, ton oreiller est baigné de larmes.

À qui rêves-tu ? Viens, viens vers moi.

Je m'appelle Azami. Je suis la fleur qui berce la nuit.

Pleure, pleure dans mes bras. L'aube est loin encore. »

Je sors de ma distraction lorsque j'entends :

— Mitsuo.

Quelqu'un chuchote mon prénom. Une voix masculine. Ce doit être une coïncidence. Je l'ignore.

— Kawano-san(4).

« C'est mon nom ! » Je me retourne vers la voix. Devant moi se tient un homme de taille et de corpulence moyennes portant des lunettes à monture noire. Sa veste chic et sa cravate rayée attirent mon attention. Je réfléchis : « Je le connais ? » Il semble avoir mon âge. La tête légèrement inclinée de côté, l'inconnu me demande :

— Tu es Mitsuo Kawano, n'est-ce pas ?

— Oui...

Je demeure perplexe devant cet individu qui me connaît et qui me tutoie même. Il se présente :

— Je suis Gorô Kida. Nous étions camarades à l'école primaire.

Aussitôt, je m'écrie :

— Ah, Gorô ! Quelle surprise !

Il sourit. À ce moment, je pense à la carte d'invitation qu'il m'envoie chaque année. C'est lui qui organise les réunions d'anciens élèves de l'école T. Je n'ai jamais assisté à ces réunions, mais je retiens le nom de Gorô qui apparaît chaque fois sur la carte.

— Ça fait quoi, dis-je, plus de vingt ans ?

Il précise :

— Vingt-quatre ans !

Je m'exclame :

— Déjà si longtemps ? Incroyable !

Il regarde autour de lui, comme s'il observait la foule. Je fixe les yeux sur lui :

— Comment m'as-tu reconnu ?

Il se touche la nuque :

— Tout à l'heure, j'étais dans le même restaurant que toi et je t'ai suivi pour m'assurer que c'était bien toi.

Je m'étonne : « Il m'a suivi ? » Épiaut mes moindres réactions, il s'excuse aussitôt :

— Désolé de mon indiscretion. Seulement, je voulais te saluer.

Je vois son regard furtif. Je suis curieux :

— Pourquoi as-tu chuchoté pour m'appeler ?

— Tout le monde distingue son nom quand on le prononce. J'étais certain que tu réagirais si j'avais raison.

Je ris malgré moi :

— C'est intéressant ! J'essayerai si l'occasion se présente.

Gorô voudrait m'inviter à boire. Je jette un coup d'œil à ma montre :

— Désolé, je ne suis pas en congé. Je dois retourner au bureau dans un quart d'heure.

Il me demande :

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je travaille pour la revue *N*.

— Ah, je la connais ! C'est une bonne revue d'information générale.
Je souris.

— Es-tu journaliste ?

— Non, je suis rédacteur.

Je lui donne ma carte. Il s'exclame :

— C'est cool ! Beaucoup de gens rêvent de travailler dans le milieu journalistique.

Je réplique en riant :

— C'est loin d'être cool ! C'est du travail comme dans n'importe quel domaine.

Il se tait. À son tour, il me donne sa carte. Les mots « président » et « *sakaya*(5) Kida » me frappent immédiatement. Je m'écrie :

— Tu es maintenant le président du *sakaya* Kida !

Il hoche la tête, l'air fier. Tout le monde connaît cette compagnie qui importe des alcools de première qualité et distille même du whisky. Depuis quelque temps, elle est plus active que jamais. La revue *N*. lui a proposé de l'espace publicitaire, mais n'a pas reçu de réponse.

Gorô m'explique :

— J'en ai hérité de mon père. Il est décédé il y a cinq ans.

En fixant sa carte, je pense : « Alors, c'est Gorô qui a rendu cette compagnie si prospère ? » Impressionné, je lève les yeux vers cet ancien camarade qui continue de parler.

— Aujourd'hui, je suis venu dans ce quartier pour voir le patron d'un bar, un de nos clients importants. Comme pour toi, il n'y a pas de vacances pour moi.

Nous parlons famille. Il a une fille de six ans et un garçon de trois ans, et moi, une fille de sept ans et un garçon de quatre ans. Il me dit que sa femme et ses enfants sont à la campagne pendant ce *golden-week*(6). Lorsqu'il apprend que les miens aussi sont à la campagne, il plaisante :

— Nous sommes alors célibataires ! Profitons-en !

Il faut que je m'en aille. Gorô promet de me téléphoner bientôt. Nous nous quittons. Il se dirige dans la direction opposée à la mienne.

Devant le *pachinko-ten*, je croise les femmes qui m'ont dépassé tout à l'heure. Elles bavardent toujours aussi fort. Leurs cheveux violâtres

évoquent la fleur *d'azami*. Je fredonne : « Ce soir encore, ton oreiller est baigné de larmes. À qui rêves-tu ? Viens, viens vers moi... »

Un instant, je me retourne. J'ai un sentiment étrange devant cette rencontre fortuite. Il est rare que je déjeune dehors. En général, j'apporte un *bentô*, sinon je mange à la cantine. En plus, c'était la première fois que j'entrais dans ce restaurant où Gorô m'a aperçu. « Quel curieux hasard ! »

J'émerge des arcades de la rue commerçante. Le ciel se couvre, il va pleuvoir. Je marche d'un pas pressé.

Épuisé de ma journée, je suis enfin à la maison. Il est presque dix heures et demie.

J'ai soif et prends une bouteille de bière bien froide. Sur la table de cuisine est posée la note habituelle de ma femme : « Mon chéri, j'ai préparé du *beef-stew*(7) et de la salade pour ce soir. Bon appétit ! J'espère que tu ne boiras pas trop. À samedi ! Atsuko » Je souris.

Cet après-midi, ma femme et les enfants sont partis pour la maison de campagne. Ils vont y passer cinq jours. Atsuko doit nettoyer le jardin potager avant de semer. Elle a hérité cette maison de son père, décédé il y a trois ans d'un cancer du foie. Le village est situé tout près de la ville de M., où elle a grandi. Pour s'y rendre, il faut environ cinquante minutes en voiture.

Atsuko adore cultiver des légumes biologiques. Cela devient de plus en plus sérieux et elle préfère rester au village chaque week-end et les jours fériés. Naturellement, les enfants y vont avec leur mère. Je les y rejoins parfois, surtout après la date de tombée mensuelle de notre revue.

J'entre dans le salon. J'aperçois sur la table un petit sac appartenant à mon fils. C'est celui dans lequel il garde ses animaux en plastique. Installé sur le canapé, je parcours rapidement le journal d'aujourd'hui, notamment la rubrique politique et le sport. Rien de particulier. J'allume la télévision, mais là non plus, il n'y a pas grand-chose.

De retour dans la cuisine, je mange la salade en attendant que le *beef-stew* soit chaud.

La maison est totalement silencieuse. Les voix animées des enfants me manquent. À la campagne, ils doivent s'amuser avec leurs copains du village. Tant mieux pour eux qui n'ont pas d'amis dans notre quartier. La veille, je leur ai promis de les emmener bientôt au zoo Higashiyama.

Le téléphone sonne au moment où je vais chercher le *beef-stew*. C'est Atsuko. Elle me demande si j'ai déjà pris le repas du soir. Je réponds que j'allais me mettre à table. De bonne humeur, elle parle du jardin potager qu'elle a déjà commencé à désherber.

Je lui raconte mon interview du matin avec monsieur L. Atsuko connaît ce conseiller de vie et a hâte de lire mon article sur lui. Je lui mentionne aussi ma rencontre fortuite avec Gorô Kida, un camarade de l'école primaire. Elle sait qu'il s'agit de l'organisateur des réunions d'anciens élèves. Elle s'exclame :

— Après vingt-quatre ans ? C'est surprenant !

Elle m'interroge sur le métier de Gorô. Impressionnée par le nom du *sakaya* Kida, dont la publicité est fort présente dans les médias, elle me pose des questions sur sa famille. Je lui répète ce que Gorô m'a dit. Elle remarque :

— Une fille et un garçon ? En plus, ils ont presque le même âge que les nôtres ! Si nous invitions un jour cette famille chez nous, mon chéri ?

— Je ne sais pas. Lui et moi n'étions pas des amis proches.

— Ah bon ?

Elle n'insiste pas et change de sujet :

— À propos des légumes biologiques...

— Oui ?

— J'aimerais en cultiver sérieusement.

— Tu veux dire pour en vendre ?

— Oui. J'emprunterai de l'argent à la banque en hypothéquant cette maison. Qu'en penses-tu ?

— Tu as l'air déjà décidée ! Que pourrais-je te dire ? En tout cas, j'ai confiance en toi. Fais ce que tu veux.

Atsuko continue de m'expliquer son projet. Elle me parle d'un jeune couple qui voudrait bien collaborer avec elle. J'écoute sans l'interrompre. Avant de raccrocher, elle me prie d'apporter là-bas le sac que mon fils a oublié sur la table du salon.

Après ce repas du soir tardif, je prends une douche et descends dans la cour arrière.

Une brise légère souffle. Assis sur le banc, j'allume une cigarette. La fumée s'envole avec le vent. Les yeux levés vers le ciel sans étoiles, je suis plongé dans mes réflexions.

Nous sommes mariés depuis huit ans.

Atsuko était aussi une employée de la revue *N*. Après des études au *tandai*(8), elle a travaillé six ans dans le service commercial. Nous sommes devenus plus intimes à l'occasion du dîner d'adieu d'un de nos collègues. Et un an plus tard, nous nous sommes mariés ; elle a quitté la compagnie à ce moment-là.

C'est une femme solide et intelligente. Aussi sage que patiente, elle est une excellente mère. C'est exactement ce que je souhaitais pour ma future épouse. Bien éduqués, les enfants se développent sainement et j'en suis très heureux. Par ailleurs, elle tient efficacement le ménage et je peux me consacrer à mon travail en toute quiétude.

Mes horaires de travail sont longs et irréguliers. Je rentre toujours tard à la maison. Malgré tout, Atsuko ne se plaint pas. Au contraire, elle est fière de ce que je fais. Elle m'écoute attentivement, surtout quand j'annonce un nouveau projet sur l'histoire régionale. Je rêve de fonder ma propre revue et elle m'encourage à y penser sérieusement.

Atsuko est sociable et active. Elle travaille à mi-temps dans un supermarché, toujours au service commercial. De plus, elle est la présidente du *PTA*(9) de l'école de notre fille. On trouve qu'elle a les capacités qu'il faut pour diriger. Étant donné sa passion pour la culture des légumes biologiques, je ne suis pas surpris qu'elle ait envie de lancer sa propre entreprise.

Ma femme et moi nous entendons très bien. Nous sortons ensemble : promenades, cinéma, restaurants, voyages. Nous discutons amicalement de l'éducation de nos enfants. Il n'y a pas de désaccords ou de conflits entre nous.

Tout semble bien aller chez nous.

Pourtant, nous sommes un couple *sexless*(10), bien que nous soyons encore dans la trentaine et en bonne santé. Cela fait presque trois ans que nous ne faisons plus du tout l'amour.

Quelques mois après la naissance de notre fils, j'ai invité ma femme à recommencer à faire l'amour. Cependant, elle a décliné, fatiguée de sa journée. C'était bien normal. À cette époque, le bébé attrapait souvent des rhumes et pleurait pendant la nuit. D'ailleurs, notre fille n'avait encore que trois ans.

À vrai dire, pendant sa deuxième grossesse, j'ai fréquenté le *pink-salon*(11), ce qui n'était pas arrivé pendant la première. Ma femme a paru très troublée lorsqu'elle l'a su.

De toute façon, quelque temps plus tard, nous avons enfin

recommencé à faire l'amour. J'étais très content. Mais cela n'a pas duré longtemps. Cette fois, c'était à cause de moi. Mon travail devenait de plus en plus exigeant et je rentrais tard à la maison. Complètement épuisé, je m'endormais dès que je me couchais. Nous nous sommes mis à faire chambre à part afin que je puisse bien dormir. Quant à Atsuko, elle devenait mère plutôt que femme.

Néanmoins, je suis un homme normal. Le besoin est toujours là. Je me suis remis à fréquenter des *fûzoku-ten*(12) tels que des *pink-salon* et des *video-box*(13). Simple, commode et rapide. Je ne passe à ces endroits qu'une demi-heure et c'est toujours après mon travail. Je ne cherche pas d'aventures. Je n'ai pas de conversations intimes avec les entraîneuses qui s'occupent de moi. Pour elles, je ne suis qu'un client et je ne choisis que les endroits où il est strictement interdit de toucher les employées.

Mais, honnêtement, je suis las de ces « services » sexuels aux *fûzoku-ten*. Ils me donnent de plus en plus un sentiment de vide. Je me demande souvent s'il nous serait possible de raviver notre sexualité, comme au début de notre mariage. Toutefois, nous sommes si accoutumés à notre vie actuelle, surtout à la chambre à part, que j'ai peur d'aborder le sujet avec ma femme.

Le temps s'écoule vite. Je n'arrive pas à croire que huit ans ont déjà passé depuis notre union. Atsuko vient d'avoir trente-quatre ans, et moi, j'en aurai bientôt trente-six. Nous sommes encore trop jeunes pour être *sexless*. Je n'imaginais pas une telle chose.

Je m'éveille peu avant huit heures et demie. Il me faut quelques instants pour me rappeler que je suis seul à la maison. J'ai dormi un long moment et je me sens bien reposé, ce qui est très rare. En bâillant, j'ai le sentiment d'être un célibataire.

Il fait beau. À la campagne, Atsuko doit s'appliquer au jardinage tandis que les enfants s'amuse avec leurs amis du village. Je les rejoindrai demain matin. On est vendredi. Les paroles de Gorô me trottent par la tête : « Profitons-en ! » Ce soir, j'irai à un de mes *pink-salon* habituels.

En prenant mon petit-déjeuner, je lis le dernier numéro de notre revue. Je parcours les pages dont j'étais responsable. Il s'agit d'articles sur le zoo Higashiyama. J'ai dressé le plan, et ensuite le photographe et le pigiste l'ont réalisé. Le résultat est satisfaisant. Je montrerai les photos à mes enfants.

Lorsque j'arrive au travail, la jeune réceptionniste de notre service m'informe que le président du *sakaya* Kida attend mon appel. Comme ma femme, elle semble impressionnée par le nom de cette compagnie. Je ne m'attendais pas à ce que Gorô rapplique si vite. Installé à mon bureau, je compose le numéro. Au bout du fil, j'entends une voix de jeune femme qui me passe à son patron.

Gorô me demande sans préambule :

— Es-tu libre ce soir ?

Un peu confus, je réponds :

— Pas vraiment. Je terminerai ma journée vers neuf heures.

— Mais c'est parfait ! Je t'invite à mon bar préféré.

« Boire au bar ? » Cette invitation me tente. J'y réfléchis quand même : je ne veux pas me réveiller demain matin avec un mal de tête. Atsuko me réprimandera si j'arrive le visage blafard. Le *pink-salon* me paraît plus indiqué que l'alcool pour ce soir. Après tout, j'en ai besoin. Gorô ajoute :

— C'est le bar X. Tu le connais probablement.

« Le bar X. ? » Ce nom excite à nouveau la tentation. C'est un bar de première catégorie, réputé pour ses excellentes entraîneuses. En plus, il ne se trouve pas loin de mon bureau. J'aimerais bien y entrer, mais il est trop cher pour un salarié comme moi. Gorô ajoute :

— Ce bar accepte seulement ses membres et leurs invités. Il faut que tu mentionnes mon nom à l'entrée.

Je m'inquiète toujours de la réaction de ma femme. Mais mon envie d'aller au bar X. augmente. Je repense : « Ça va aller si je rentre à la

maison avant minuit. » Je réponds à Gorô :

— C'est très aimable à toi. Je serai là vers neuf heures et demie.

Je me mets au travail. Devant moi, il y a un tas de papiers à trier que j'ai laissés la veille. Aujourd'hui, il faut corriger les épreuves d'un article sur l'histoire du château Okazaki. En contemplant les photos, j'imagine que mes enfants aimeraient bien le visiter.

Je songe à l'invitation de Gorô au bar X., aussi subite que notre rencontre d'hier. Maintenant, je me sens gêné : « Il n'y a rien de commun entre nous. De quoi parlerons-nous ? »

Gorô Kida n'est pas quelqu'un que je souhaitais particulièrement revoir. S'il n'était pas l'organisateur des réunions d'anciens camarades, je ne me rappellerais pas son nom. Je n'ai pas de mauvais souvenirs de lui. Simplement, nous n'étions pas proches, et je ne crois pas me lier d'amitié avec lui tout d'un coup.

J'ai passé seulement les deux dernières années à l'école primaire T. C'était une petite école où tout le monde se connaissait depuis le début. Comme je me sentais tout le temps *yosomono*(14), je n'ai aucune nostalgie de cette époque. Sauf pour Mitsuko.

Mitsuko était arrivée en dernière année. Très différente des autres, elle m'intriguait beaucoup. Elle me semblait solitaire. Il y avait en elle quelque chose qui refusait l'approche de quiconque. Je revois son regard mélancolique. Une sensation aigre-douce m'envahit le cœur.

Je ne l'ai pas revue depuis l'école. « Que fait-elle maintenant ? » Si mes souvenirs sont bons, elle rêvait de devenir vétérinaire ou zoologue. Peut-être que Gorô a des nouvelles d'elle, si jamais elle participe à ces réunions, ou bien si elle est restée en contact avec quelques-uns de l'école T.

Soudain, j'ai hâte d'aller au bar X. Sans que je m'en aperçoive, mon désir d'aller au *pink-salon* a disparu.

J'arrive au bar X. à neuf heures vingt.

À l'entrée, je suis accueilli par un homme avec un nœud papillon noir qui me demande mon nom. Je lui réponds que je suis un invité de monsieur Gorô Kida. Sans changer d'expression, l'homme me conduit à l'intérieur. Là, je me sens aussitôt intimidé : l'ameublement est somptueux, et les clients semblent appartenir au milieu des affaires ou de la finance.

Calé dans un canapé capitonné luxueux, Gorô bavarde en riant avec une entraînée. À l'annonce de mon arrivée, il se lève pour me saluer.

— Mitsuo ! Quel plaisir de te revoir !

Il me présente à la jeune femme souriante. Un parfum attirant effleure ma narine. Je regarde son visage maquillé, ses cheveux teints en brun, sa robe décolletée. Gorô l'envoie me chercher un verre de cognac. Il raconte fièrement que ce bar s'approvisionne en alcools à sa compagnie. Au fond de la pièce, un pianiste joue discrètement une mélodie de jazz.

Je parle en buvant mon cognac :

— Désolé de ne pas aller aux réunions que tu organises.

Gorô répond d'un ton compréhensif :

— Je t'en prie ! Nous sommes maintenant dans la force de l'âge. Ce n'est pas encore le temps de la nostalgie.

Il a raison. J'admire sa disponibilité pour organiser chaque année ces activités. J'explique :

— Ce n'est pas seulement à cause de mon travail. En général, je n'aime pas les partys, de quelque nature que ce soit.

Il est de bonne humeur :

— Je comprends tout à fait ! Chacun ses goûts. Quant à moi, c'est le contraire. J'adore rencontrer des gens en groupe.

Gorô organise les retrouvailles de l'école T. depuis cinq ans. J'ai reçu sa première carte d'invitation chez ma grand-mère paternelle, où j'habitais quand je fréquentais cette école. À cette occasion, j'ai donné à Gorô mon adresse actuelle à Nagoya. Chaque fois, je lui renvoie la carte-réponse en encerclant le mot « absent », sans même y réfléchir. Malgré cela, il continue de m'inviter, comme s'il voulait simplement me saluer.

— Gorô, combien de personnes s'y rendent chaque année ?

Il répond, l'air fier :

— Quarante-cinq environ !

Je m'étonne :

— Tant que ça ?

La ville de T. est située à trente kilomètres à l'ouest de Nagoya. Une ville-dortoir assez peuplée. À l'époque où j'y vivais, sa population était petite, et l'école T. était le seul établissement primaire. Notre année scolaire comprenait deux classes, chacune comptant au plus trente élèves.

Gorô poursuit :

— La plupart sont des femmes. Elles viennent avec leurs enfants encore petits. Ceux-ci restent avec les baby-sitters que j'engage à mes frais.

Je souris en me rappelant les paroles de ma femme : « C'est un organisateur attentionné ! Les jeunes mamans doivent l'apprécier beaucoup. »

Il n'a pas changé. C'était un garçon sociable et généreux. Nos camarades l'appelaient « Gorô le gentil ».

À vrai dire, il était un élève paresseux bien qu'aussi doué que moi. Alors que j'avais de bonnes notes, il réussissait moyennement en classe. Nous l'avions néanmoins choisi en sixième année comme président de l'association d'élèves. Cela me surprend qu'il soit devenu un vrai président, même par héritage, surtout d'une compagnie aussi active.

Gorô parle de quelques femmes participant régulièrement à ces réunions. À ce moment, je pense à Mitsuko : « Est-elle jamais venue, ne serait-ce qu'une fois ? » J'hésite à poser la question.

— Cette année, j'ai envoyé cinquante-six cartes d'invitation. Le nombre a diminué : trois personnes sont déjà mortes, l'une dans un accident de voiture et les autres de maladie.

— Qui donc ?

Il prononce le nom de chacun. Je me souviens d'eux, mais je ne me rappelle leurs visages que vaguement. Il m'apprend aussi les métiers de nos camarades : infirmier, enseignant, cuisinier, ingénieur, chauffeur de taxi. Leurs enfants étant encore petits, la plupart des femmes demeurent au foyer. En l'écoutant, je songe : « Mitsuko doit aussi avoir des enfants. » Finalement, Gorô ne mentionne pas son nom.

Égayé par le cognac, Gorô bavarde de plus en plus. Il parle fièrement de son grand magasin de spiritueux et de sa distillerie de whisky. C'est intéressant, mais j'étouffe les bâillements. Il est déjà onze heures quarante. Il faut que j'y aille. Demain matin, je dois aider Atsuko à nettoyer la grange.

Je finis mon verre. À ce moment, je vois une entraîneuse très attirante s'approcher de la table du centre, où boivent un groupe d'hommes. Elle s'installe entre deux clients ayant l'air d'érudits. Une autre femme en kimono vient les rejoindre.

J'observe l'entraîneuse. Son visage maquillé se détache clairement, comme s'il était sous le feu de projecteurs sur une scène. Ses cheveux sont longs et sa frange lui couvre le front jusqu'aux sourcils. Sa chevelure est toute noire. Je n'ai aucune idée de son âge, mais ce qui me frappe, c'est qu'elle crée une ambiance mystérieuse.

Gorô se retourne dans la même direction. Je chuchote :

— Elle est belle !

— Oui, elle est belle.

— Tu la connais ?

— Oui. Et toi aussi.

« Quoi ? » Je m'exclame :

— Tu blagues ! Qui est-ce ?

Il baisse le ton de sa voix :

— C'est Mitsuko.

J'ai un coup au cœur :

— Mitsuko ?

— Oui. Mitsuko Tsuji, une de nos camarades à l'école T. Celle qui était arrivée en dernière année. Tu te souviens ?

Je suis sidéré : « Mitsuko est devenue entraîneuse ! » Gorô me dévisage comme s'il s'intéressait à ma réaction. Je reste silencieux. Il répète :

— Tu te souviens ?

Je bégaye :

— Bi... bien sûr que oui. C'était mon premier amour.

Il écarquille les yeux. Apparemment, il ne s'attendait pas à ma réponse.

— C'est vrai ?

— Oui. Mais ce n'était pas réciproque, malheureusement.

Il rit. Gêné, je demande de nouveau :

— Est-ce vraiment Mitsuko ?

Il hoche la tête deux fois, lentement :

— Je m'en suis assuré auprès du propriétaire.

Je ne sais que dire. Il a un sourire ironique aux lèvres :

— Elle est chère, très chère.

Je ne réagis pas. Le mot « chère » me dérange, comme s'il souillait le bon souvenir que j'ai de Mitsuko. D'après Gorô, elle travaille dans ce bar depuis deux ans, mais seulement le vendredi. Sa remarque résonne dans ma tête. « Elle est chère, très chère. »

— As-tu déjà parlé avec elle ?

— Non, dit-il. Elle n'a jamais répondu à l'invitation pour nos réunions. Si je m'adresse à elle, surtout ici, elle sera vexée.

— Où habite-t-elle ?

— Ça, je ne sais pas. Les coordonnées des filles qui travaillent ici sont confidentielles.

Je suis curieux :

— Alors, pour l'inviter, où envoies-tu la carte ?

— Chez son père qui vit toujours à T. C'est l'adresse inscrite dans l'annuaire téléphonique.

Je me souviens que ses parents étaient divorcés et qu'à cette époque elle vivait chez son père. Toujours déconcerté, je tourne la tête vers sa table. Elle converse sérieusement avec les hommes, et la jeune fille en kimono les écoute en hochant la tête. L'ambiance de ce groupe est très différente de celle aux autres tables.

Au bout d'un moment, Mitsuko quitte la table et se dirige vers le comptoir. Sa robe bleue et collante moule son corps bien proportionné. Elle ne fait pas ses trente-six ans. Je lui en donnerais vingt-sept ou vingt-huit tout au plus, beaucoup moins que ma femme.

— Son *genji-na*(15) est unique, dit Gorô.

Je ne réagis pas. Il m'a fallu quelques instants pour saisir le mot *genji-na*, qui ne m'est pas familier.

— Ici, on l'appelle Azami.

— Azami ?!

Je suis stupéfait. Je nommais Mitsuko ainsi dans mon journal intime. « Quelle coïncidence ! » Je me répète dans la tête : « Azami... » La berceuse de ma grand-mère me revient aussitôt : « ... À qui rêves-tu ? Viens, viens vers moi. Je m'appelle Azami. Je suis la fleur qui berce la nuit. »

Gorô ajoute :

— Tu sais bien, les entraîneuses n'utilisent pas leur vrai nom.

Enfin, j'ouvre la bouche :

— « Elle est très chère. » Qu'est-ce que cela veut dire ?

Les bras croisés, il précise :

— Ici, on la considère comme une entraîneuse spéciale, adorée des intellectuels. Les clients s'émerveillent de ses connaissances sur la politique, la littérature, l'histoire. Elle parle bien l'anglais et l'espagnol. Elle sait même parler par signes.

Je m'exclame :

— C'est impressionnant !

— Naturellement, il faut payer cher si l'on souhaite la choisir.

Gorô a accentué le mot « choisir ». Je bégaye en lui posant une autre question :

— Mitsuko... se prostitue-t-elle ?

Il me regarde du coin de l'œil, avec un léger sourire :

— On ne connaît pas sa vie hors du bar. Mais qui vient dans un endroit pareil sans espérer des aventures amoureuses ? Même de haut vol, les entraîneuses sont après tout des entraîneuses.

Il y a toujours une nuance de moquerie dans son ton. Démoralisé, j'arrête de poser des questions. Il m'apprend que les deux hommes dont Mitsuko s'occupe là-bas sont un commentateur historique et un écrivain, tous deux assez connus.

Gorô change de sujet lorsque sa serveuse nous apporte d'autres verres de cognac. Il commence à bavarder de ses affaires. Je l'écoute distraitemment. J'imagine la possibilité de rencontrer Mitsuko en privé.

Je suis dessoûlé malgré la quantité de cognac bu au bar X.

Il est déjà une heure du matin. Après une douche rapide, je tente de m'endormir le plus vite possible : j'ai promis à ma femme d'arriver à la campagne avant neuf heures. Malgré tout, je suis pris d'insomnie.

J'ai soif. Je vais à la cuisine. En buvant de l'eau fraîche, j'ai un sentiment étrange. Hier, quand Gorô m'a invité au bar X. par téléphone, il n'a pas mentionné Mitsuko. Et pendant la soirée, il n'a même pas parlé d'elle lorsqu'il évoquait nos anciens camarades d'école. Il m'a enfin dévoilé la vérité seulement quand j'ai remarqué une belle entraîneuse.

En sortant de la cuisine, je me rappelle l'album de l'école T. que je garde toujours dans un petit débarras. Celui que les élèves avaient reçu lors de la cérémonie de remise des diplômes. J'ai très hâte d'y revoir Mitsuko jeune. Mon esprit s'éveille de plus en plus. Au lieu de retourner au lit, je descends fouiller dans le débarras. L'album se trouve au fond d'une boîte en carton avec mon journal intime de l'époque.

Les photos sont divisées en deux sections : la classe A et la classe B. Gorô, Mitsuko et moi étions dans cette dernière. Je cherche tout de suite les pages de notre classe. D'abord apparaît la grande photo avec tous les élèves ainsi que notre maître, monsieur N., et le directeur d'école. Je me tiens au centre du troisième rang. Pour reconnaître Gorô, il me faut quelques instants.

« Où est Mitsuko ? » Les filles sont regroupées au premier et au deuxième rangs. Je la cherche. Bizarrement, je ne la trouve pas. « Comment cela se fait-il ? » Je scrute à nouveau très attentivement le visage de chacune, mais en vain. Je compte le nombre des élèves. Il y en a vingt-sept. Je me répète : « Vingt-sept ? » Si ma mémoire est bonne, nous étions vingt-huit.

Toujours dans l'espoir de trouver Mitsuko, j'observe les autres photos. Celles du voyage scolaire, de la tournée d'études, du feu de camp, de la présentation de fin d'année. Elle n'apparaît nulle part. « Était-elle toujours absente les jours des séances de photo ? Ce n'est pas possible... »

À la dernière page de l'album sont inscrits les nom et adresse de chaque élève. Là non plus, Mitsuko n'y est pas. C'est bizarre. Ce qui m'étonne le plus, c'est que je n'avais jamais remarqué auparavant cette anomalie. Je comprends pourquoi Gorô lui envoie la carte d'invitation à l'adresse de son père inscrite dans l'annuaire téléphonique de T.

Je regarde l'avant-dernière page, sur laquelle les élèves ont énoncé leur métier de rêve. Là non plus, il n'y a rien de Mitsuko. Je doute : « Ce n'est pas un hasard si elle est absente. »

Déconcerté, je lis mon inscription : « Mon rêve, c'est de devenir cameraman. » Malgré moi, je souris. C'est loin de mon métier actuel. Par curiosité, je lis aussi celle de Gorô : « Je veux devenir *kyôju*(16). » Je ris : « Ça, c'est drôle ! » Bien que paresseux, son ambition était grande : diriger les professeurs à l'université.

Mitsuko aimait les animaux.

Notre école gardait des lapins et des poules dans une cabane. Notre classe était chargée de s'en occuper, mais personne ne voulait le faire, sauf Mitsuko. Arrivée tôt le matin, elle nettoyait la cabane et nourrissait ces petits animaux. Une fois, je lui ai demandé quel était son métier de rêve. Elle m'a répondu : « Je veux devenir vétérinaire ou bien zoologue. »

Son métier d'aujourd'hui n'a rien à voir avec ceux de son rêve. C'est dommage. Notre maître nous répétait souvent le dicton : « Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens. » Je le crois toujours. Pourtant, qui rêve, enfant, de devenir entraîneuse ?

En fermant l'album, je souhaite vraiment la revoir un jour. J'aimerais bien savoir ce qui s'est passé au cours de la jeunesse de cette fille si brillante.

Je descends du train local que j'ai pris à la gare de M. Devant moi s'étendent des champs remplis d'eau qui attendent le repiquage du riz.

Atsuko vient me chercher avec notre voiture. Son visage est légèrement bronzé. Nous nous saluons amicalement. Elle dit que les enfants restent à la maison avec leur grand-mère, arrivée hier soir. Ma belle-mère vit seule à M.

Dès que je m'installe sur le siège avant, ma femme m'interroge :

— Où étais-tu hier soir ? Je t'ai appelé vers dix heures.

Son ton est calme mais froid. Je lui réponds en bâillant :

— J'étais au bar avec Gorô. Il m'a invité à la dernière minute.

— Gorô ? Tu veux dire le président du *sakaya* Kida ?

Je bâille encore :

— Eh oui. C'est un bar tellement cher que je n'oserais pas y aller sans invitation.

Enfin, un sourire lui échappe :

— J'espère que non, mon chéri !

Je m'abstiens de lui parler de Mitsuko. L'histoire de cette ancienne camarade de classe susciterait sans doute sa curiosité, surtout sa présence au bar comme entraîneuse et son absence de l'album. Mais à quoi bon lui parler d'une femme belle et sensuelle, que j'ai envie de revoir, quelle qu'en soit la raison.

Atsuko me propose à nouveau :

— Si nous invitations chez nous Gorô et sa famille ? Nos enfants s'amuseraient avec les siens.

Ma réponse est la même que l'autre jour :

— Peut-être. On verra.

Elle veut savoir si j'ai apporté le sac de notre fils contenant ses animaux en plastique. Je souris : « Bien entendu ! »

La voiture roule sur le chemin étroit qui longe les champs.

Atsuko parle de nos enfants et de sa mère qui l'aide beaucoup en s'occupant d'eux. Elle me parle aussi de son projet de cultiver des légumes biologiques, qui semble bien avancer. Bien que très prise par ses propres occupations, elle n'oublie pas de me poser des questions sur mon travail.

— J'ai hâte de lire ton article sur L. qui conseillera les lecteurs. Quand pourra-t-on le voir ?

— Bientôt, dans le prochain numéro. C'est moi qui ai eu l'idée de l'inviter à devenir collaborateur pour notre revue.

— Bon choix, mon chéri. C'est un excellent conseiller de vie. Je suis sûre qu'il aura beaucoup de succès auprès des lecteurs, surtout les femmes. Je suis fière de toi !

Elle est toujours positive et encourageante, ce dont je lui suis très reconnaissant. J'ajoute que j'ai aussi pris la photo qui illustrera mon article. Elle est excitée :

— Mais tu es aussi photographe ! C'est chouette ! J'espère que ton nom apparaîtra.

Je ris en lui rappelant que je fais partie de la revue et qu'une des caractéristiques de notre métier est l'anonymat, surtout chez nous. On ne cherche pas à attirer l'attention vers soi.

— Tant pis, mon chéri !

Je continue :

— Nous sommes comme les machinistes au théâtre. Et j'aime ce que je fais, ma chérie. Si j'étais égocentrique comme les écrivains, je ne serais pas là.

— Oui, tu as tout à fait raison !

La route quitte les champs. Maintenant, nous entrons dans le village, niché entre deux montagnes. Les arbres verdoyants. Les fleurs sauvages partout. Dans le ciel pur passe un vol d'oiseaux. Le soleil du commencement de l'été resplendit.

Ma femme aime la campagne et la nature, comme la plupart des gens. Au contraire, je suis un citadin typique. Je ne me sens pas à l'aise si je reste longtemps à la maison de campagne. D'ailleurs, c'est ma femme qui en a hérité. Sa famille y passait les vacances. Je n'arrive pas encore à m'y sentir chez moi.

Atsuko conduit habilement. De bonne humeur, elle fredonne une chanson. Une mélodie à trois temps légers. Malgré moi, je bats la mesure dans ma tête. La berceuse de ma grand-mère me revient encore : « Ce soir encore, ton oreiller est baigné de larmes. À qui rêves-tu ? Viens, viens vers moi... » Je jette un œil vers ma femme qui balance sa tête au rythme de la mélodie. Distrait, je réfléchis : « Sera-t-il possible de recommencer à faire l'amour avec elle ? »

Après une quinzaine de minutes, nous voilà à la maison. En sortant de la voiture, Atsuko me pose une question :

— Sais-tu quel légume je cultive surtout ?

— Je ne sais pas. Peut-être l'épinard ?

— Non. J'ai choisi la bardane.

— La bardane ?

— Oui. Ce légume n'est pas simple à cultiver. Ce sera un défi pour moi, mais la demande est certaine. Connais-tu sa fleur ?

— La fleur de bardane ? Je n'en ai jamais vu.

Atsuko m'explique en souriant :

— Elle ressemble beaucoup à celle de l'*azami*. Elle est aussi belle, mais plus épineuse que l'*azami*.

Décontenancé, je regarde son visage légèrement bronzé.

Deux semaines se sont écoulées depuis la soirée au bar X.

C'est vendredi soir. Je suis au bureau. Ma femme et les enfants sont déjà partis pour la campagne. Je les rejoindrai demain après mon travail. Comme je suis libre ce soir, je décide d'inviter à mon tour Gorô à boire. Je crois que ce sera notre dernière sortie ensemble. Après tout, il n'est pas mon genre d'ami et je n'ai pas envie de fréquenter sa famille.

Vers six heures, je l'appelle pour l'inviter à mon *izakaya*(17) préféré. Il accepte aussitôt : « Neuf heures et demie ? Volontiers ! »

À l'*izakaya*, mon camarade d'autrefois me semble moins prétentieux que l'autre jour au bar X. Il fait chaud. Installés au comptoir, nous commandons des bières. Gorô me dit :

— Dimanche dernier, on a eu la réunion que j'avais encore organisée cette année.

— Ah bon ? Y avait-il beaucoup de participants ?

— Oui, quarante-sept personnes. Comme d'habitude, la plupart étaient des femmes au foyer. Et cette fois-ci, monsieur N., notre maître en sixième année, était aussi présent.

— Monsieur N. était là ? Je l'aimais bien. C'était un bon enseignant.

— Tout à fait. Il souhaitait naturellement avoir des nouvelles des anciens élèves qui n'étaient pas venus, comme toi. Je lui ai raconté ce que tu fais, et il était content.

En mangeant une sardine grillée, je demande :

— Te rappelles-tu ce que tu avais écrit dans l'album ?

Il me regarde, les yeux grand ouverts :

— Quel album ?

— L'album que nous avons reçu en fin d'année. À la page « mon métier de rêve », tu as écrit : « Je veux devenir *kyôju*. »

— Ah ça !

Il sourit amèrement. Je le taquine :

— Tu étais déjà ambitieux ! Pas un simple professeur à l'université, mais un *kyôju* !

— Si jeune, je ne savais pas grand-chose.

Il m'explique que son oncle adoré était *kyôju* et qu'il était son modèle. En réalité, Gorô a étudié le commerce et il est tout de suite entré dans la compagnie de son père.

— Et toi, Mitsuo, qu'avais-tu écrit dans l'album ?

J'avoue, un peu gêné :

— « J'aimerais devenir cameraman. »

Il pouffe de rire :

— Cameraman ? C'est loin de rédacteur !

Je pense à Mitsuko. J'imagine que monsieur N. doit savoir pourquoi elle ne figurait pas dans notre album. Enfin, j'aborde le sujet :

— À propos de Mitsuko...

Gorô me regarde, curieux :

— Oui ?

— L'autre jour, j'ai été très surpris au bar X. Qu'elle soit devenue entraîneuse. C'était une élève brillante.

Il me réplique sèchement :

— Pourquoi pas ? Entraîneuse, c'est aussi un métier. Elle gagne de l'argent et paie ses impôts, comme tout le monde.

— Mais c'est quand même dommage. Elle me disait que son rêve était de devenir vétérinaire ou zoologue.

Il ne réagit pas, pensif, et boit sa bière à petits coups. Je me remémore l'époque. À ma connaissance, lui et Mitsuko n'étaient pas amis.

— Gorô, sais-tu pourquoi elle n'apparaît nulle part dans l'album ?

Il me fixe, l'air ahuri. Je poursuis :

— Je n'y ai trouvé ni sa photo, ni son nom, ni son adresse.

Il pose son verre sur le comptoir, il mange un morceau de poulet frit. J'attends sa réponse. Il ouvre la bouche :

— À la réunion, quelqu'un a posé la même question à monsieur N. Mais celui-ci ne lui a donné qu'une réponse évasive.

Je suis déçu. Il ajoute d'un ton toujours sec :

— Tu n'as qu'à interroger Mitsuko directement.

Je soupire : « Retourner au bar pour la revoir ? Ça me coûterait trop cher. » Gorô poursuit :

— À propos, à cette dernière réunion, quelqu'un m'a appris que Mitsuko travaille aussi dans un café.

Je me penche vers lui :

— Comme serveuse ?

— Oui. C'est le café M. sur la rue commerçante à arcades où nous nous sommes croisés. Mais personne ne semble savoir qu'elle est aussi entraîneuse d'un bar haut de gamme.

« Serveuse de café et entraîneuse de bar ? » Je n'en crois pas mes oreilles. Gorô a un petit sourire au coin des lèvres :

— Comme pour nous, ce qu'elle fait maintenant est loin de son rêve d'alors. Même si les hommes sont aussi des bêtes.

Je détourne les yeux. Le mot « bêtes » ne me plaît pas du tout. Je cherche à comprendre dans quel but il m'a invité au bar X. « Était-ce pour se moquer de Mitsuko, ancienne élève brillante transformée en entraîneuse de bar ? » Je regrette de lui avoir avoué qu'elle a été mon premier amour. Ce sera vraiment ma dernière rencontre avec lui. Brusquement, il m'avertit :

— Si jamais tu rencontres Mitsuko, ne mentionne pas mon nom.

Je me tais. L'image sensuelle de Mitsuko envahit ma tête. Mon corps est démangé de désir. Je décide d'aller au *pink-salon* dès que j'aurai quitté Gorô.

C'est samedi. Je travaille au bureau, comme d'habitude. Après cinq heures, je partirai à la campagne rejoindre ma famille, qui y est depuis la veille.

Il est presque une heure de l'après-midi. J'achève de rédiger un texte sur un temple thaïlandais situé dans la ville de Nagoya. C'est fascinant de présenter quelque chose d'unique tout près de notre quartier. Satisfait de mon texte, je pense maintenant prendre ma pause de midi. Atsuko me téléphone : « Mon chéri, j'ai oublié d'apporter notre appareil photo. » Je lui promets de le ramasser chez nous, sans faute.

Je n'ai pas de *bento*(18). La cantine est fermée aujourd'hui, mais il y a des distributeurs automatiques. Je décide d'acheter un sandwich et un rafraîchissement. En sortant de mon bureau, j'ai soudain l'idée d'aller au café M., où Mitsuko est censée travailler.

Je me rends à la rue commerçante à arcades. Au bureau de tabac, je m'informe auprès de la dame si elle connaît le café M. À mon étonnement, j'apprends qu'il est dans le même bâtiment que le *pachinko-ten*, tout près de l'endroit où j'ai croisé Gorô. J'y arrive en un instant. Cet environnement typiquement familial ne correspond pas du tout au luxe du bar X. Je monte l'escalier.

C'est un café spacieux et clair, entouré de grandes fenêtres. Il y a assez de clients et l'ambiance est très animée. Plusieurs serveuses en costume vont et viennent entre les tables. Elles se ressemblent toutes avec leurs cheveux teints en brun. Elles sont jeunes, peut-être au début de la vingtaine. Des yeux, j'en cherche une avec des cheveux longs et noirs. Malheureusement, je ne vois personne qui rappelle Mitsuko. Je suis déçu : « Peut-être un autre jour. »

Installé à une table en coin, je commande un plat de spaghettis et un café. Devant moi, il y a un groupe de trois femmes mangeant des gâteaux. Elles bavardent gaiement de cinéma. Je continue d'observer les serveuses.

Alors que je bois mon café, le groupe de femmes quitte la table. Je consulte ma montre. Il faut que je retourne à mon bureau.

Au moment où je ramasse mon addition, une serveuse passe à côté de moi. Elle se dirige vers la table où le groupe était assis. Elle commence à débarrasser les tasses. Je ne vois que son profil. Mon regard est saisi par ses cheveux longs et noirs tirés en arrière par un chignon. « C'est Mitsuko ! »

Les yeux baissés, elle ne prête pas attention à moi. Je chuchote, comme quand Gorô m'a appelé l'autre jour :

— Mitsuko.

Sa main s'arrête, son profil reste immobile. Je chuchote de nouveau :

— *Tsuji-san*.

Cette fois-ci, elle tourne la tête vers moi, très lentement. D'un air méfiant, elle me dévisage. Je me lève et m'approche d'elle.

— Tu es Mitsuko Tsuji, n'est-ce pas ?

Elle est manifestement stupéfaite d'être tutoyée par un inconnu, comme moi-même avec Gorô. Elle me fixe d'un regard interrogatif, sans prononcer un mot. Je me présente :

— Je m'appelle Mitsuo Kawano. Nous étions tous deux à l'école T., dans la classe de monsieur N.

Ses yeux s'écarquillent. En posant ses doigts sur ses lèvres, elle s'exclame :

— Ah, Mitsuo !

Son visage s'est adouci. Cela me rassure. Elle cherche à comprendre, comme je l'ai fait avec Gorô :

— Comment m'as-tu reconnue ?

Je mens en me rappelant l'avertissement de Gorô :

— Tout à fait par hasard.

Elle réplique aussitôt :

— Vraiment ? Nous n'avions que douze ans à cette époque. Pas facile de reconnaître une personne après plus de vingt ans.

Je précise :

— Vingt-quatre ans !

Elle murmure, toujours l'air stupéfait :

— C'est quand même étonnant...

Je fixe son visage sans maquillage. Elle est beaucoup plus belle qu'au bar. Mon regard est posé sur sa nuque blanche, sur laquelle tombent quelques mèches de cheveux noirs. Elle jette un œil vers la cuisine d'où un homme sort :

— Mon patron est là. Désolée, il faut que j'y aille.

Elle prend le plateau rempli de tasses à café et d'assiettes couvertes de miettes de gâteaux. Je lui tends ma carte de visite :

— Appelle-moi à ce numéro, si cela te dit.

Elle lit la carte et me pose la même question que Gorô :

— Es-tu journaliste ?

Son ton n'est plus amical. Je réponds :

— Non. Je suis rédacteur.

— Ah bon...

Elle glisse la carte dans la poche de son tablier.

— Mitsuko, tu n'as pas changé.

Elle ouvre grand les yeux :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ta beauté et ton apparence mystérieuse. Tu es toujours attirante.

Elle se tait. Il n'y a plus de sourire sur ses lèvres. J'avoue :

— Tu étais mon premier amour.

Elle baisse les yeux. Ses cils et ses longs sourcils sont très noirs comme ses cheveux. Ses paupières clignent à quelques reprises, comme si elle se parlait à l'intérieur. Une jeune serveuse s'approche de nous. Elle appelle Mitsuko en désignant du doigt la table où j'étais :

— Tsuji-san ! Pourriez-vous débarrasser tout de suite cette table ? Il y a un couple qui désire prendre cette place.

Lorsqu'elle est repartie, Mitsuko me dit à voix basse :

— Rédacteur, cela te va bien. Mieux que cameraman.

Le train roule au milieu de la prairie Nôbi.

Le soleil brille. Par la fenêtre, je contemple des champs remplis d'eau qui s'étendent à perte de vue. C'est le temps de la plantation du riz. Le chapeau de paille sur la tête, les cultivateurs repiquent à la main des semis dans la vase.

Ce paysage me rappelle une sortie scolaire. Cela faisait partie d'un cours de sciences. Monsieur N. avait emmené notre classe à une rizière, et nous avons fait le repiquage avec les paysans. Une tâche totalement nouvelle pour moi. Fasciné, je m'étais bien amusé avec mes camarades.

Le train arrive à M. où ma femme est née. C'est une jolie petite ville culturelle. Ici, je change de train pour aller à notre village.

Le train local roule lentement entre les montagnes. Le long du chemin de fer poussent des fleurs sauvages. Parmi leurs couleurs variées, le rouge violâtre se détache. J'ai envie de prendre des photos. Et c'est alors que je me rends compte que j'ai oublié d'apporter l'appareil photo. « Zut ! Atsuko sera déçue. » Je songe à Mitsuko.

Je suis surpris de mes propres paroles : « Ta beauté et ton apparence mystérieuse. Tu es toujours attirante. » Je les ai prononcées spontanément, comme si elles sortaient de mon inconscient. Étrangement, je ne lui ai pas posé les questions ordinaires, telles que « Où habites-tu ? », « Es-tu mariée ? », « As-tu des enfants ? ». Et elle non plus ne m'a pas posé ces questions.

Le contraste entre son visage maquillé et démaquillé me trouble. Ses deux coiffures aussi : le front caché ou dégagé, les cheveux tombant sur le dos ou relevés en chignon. Même chose pour ses habits : robe luxueuse ou uniforme banal. Si on regardait des photos d'elle sous ces deux aspects totalement différents, on ne croirait pas que c'est la même personne.

Au café M., son allure tranchait avec l'ambiance de cet endroit familial animé et lumineux. Je revois ses cheveux noirs et naturels, sa peau satinée, son air mélancolique... et sa nuque dégageant une sensualité indescriptible. Cette image me rappelle une belle dans l'*ukiyo*e(19). En effet, Mitsuko est mystérieuse.

Je pense à son *genji-na* au bar X., Azami. Le même nom que je lui avais donné dans mon journal intime de l'époque. Elle serait surprise si elle le savait. C'était mon invention, mon secret. Mais comment a-t-elle aussi choisi ce surnom ? J'aimerais bien le savoir.

L'*azami*. Je trouve cette fleur unique, avec sa forme particulière et sa couleur violette. On n'en offre pas en cadeau à cause des épines

pointues sur ses feuilles. Une fleur d'un abord difficile.

Je ne suis pas un coureur. Avant mon mariage, j'ai fréquenté plusieurs filles l'une après l'autre, mais je ne trompais personne. Et, lorsque j'ai décidé d'épouser Atsuko, je croyais naturellement lui rester fidèle. Bien que nous soyons devenus un couple *sexless*, je n'en cherche pas une autre.

Pourtant, je n'ai pas le cœur en paix depuis la réapparition de Mitsuko. Son image sensuelle revient constamment dans ma tête. J'attendrai son appel avec impatience. Mais, d'un autre côté, je sens qu'il vaudrait probablement mieux qu'elle ne le fasse pas.

Le train arrive à la gare du village. Le soleil se couche déjà. Je téléphone à ma femme. En m'installant sur un banc de la gare, je m'aperçois que j'ai aussi oublié à la maison le dernier numéro de la revue *N*. Celui avec des photos du zoo Higashiyama que je voulais montrer aux enfants.

Atsuko vient me chercher dans notre voiture, cette fois-ci avec notre fille. Notre fils est resté à la maison avec sa grand-mère.

— Papa, dit ma fille fièrement, j'ai travaillé toute la matinée !

Je suis intrigué :

— Travaillé ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Le repiquage du riz ! Je plantais des semis en chantant avec tout le monde !

Très content, je caresse sa tête : « Bravo ! » Atsuko m'explique que les voisins l'ont emmenée avec leurs petits-enfants dans leur champ. Excitée, ma fille raconte cette nouvelle expérience agricole. Je parle à ma femme :

— Tes affaires avancement-elles bien ?

— Oui, très bien, mon chéri. En fait, j'ai une bonne nouvelle.

— Quoi ?

— J'ai réussi à hypothéquer ma maison à un bon taux. D'abord, j'achèterai une camionnette. C'est indispensable, n'est-ce pas ?

— Tout à fait.

Elle me demande si j'ai apporté l'appareil photo. Très embarrassé, je m'excuse de mon oubli. Elle me regarde dans les yeux :

— C'est rare que tu oublies une promesse.

Je me tais. Bien qu'elle soit déçue, elle demeure de bonne humeur et démarre la voiture. Ma fille chante : « Plantons, plantons les pousses de riz... Le soleil sourit, nous sourions... Attendons, attendons les vagues vertes... » Sa mère la suit. Une question me traverse l'esprit : « Mitsuko était-elle parmi nous lors de notre sortie de repiquage du riz ? »

Le temps passe sans aucune nouvelle de Mitsuko.

Nous sommes déjà à la mi-juillet. Dans une semaine, les enfants commenceront leurs vacances d'été.

La carte de visite que j'ai donnée à Mitsuko indique deux numéros de téléphone à la revue *N.* : celui de la réception et celui de mon bureau. Le numéro que Gorô a utilisé est le premier. Si elle veut m'appeler, elle choisira sans doute le deuxième.

J'essaie de ne plus penser à elle. Si elle ne me téléphone pas, c'est simplement qu'elle n'a pas envie de me revoir. C'est tout. Je renonce aussi à l'idée d'aller de nouveau au café M. Il ne faudrait pas l'importuner par ma présence. De même au bar X. De toute façon, celui-ci est trop cher pour moi. Même si Gorô m'y invite encore, je n'irai pas. Maintenant qu'elle connaît mon visage, pour elle, ce serait une mauvaise surprise si j'y retournais.

« La curiosité tue le chat. » Je suis marié. Il faut prendre soin de ne pas s'approcher d'une femme aussi belle et sensuelle que Mitsuko.

Chez nous, tout semble aller bien.

Ma femme a déjà démissionné du supermarché et elle va à la campagne tous les jours, en conduisant sa nouvelle camionnette. Excitée par son projet, elle travaille fort avec le jeune couple qu'elle a engagé. La fin de semaine, les enfants la suivent là-bas. Trop prise par ses affaires, ma femme ne me téléphone plus le soir. En revanche, lorsque je les rejoins là-bas, nous discutons beaucoup.

Les enfants sont en santé. Ma fille s'applique à l'école et mon fils s'amuse à la maternelle. Puisque ma femme quitte la maison tôt le matin, c'est maintenant moi qui les conduis à leurs écoles respectives, situées à cinq minutes en voiture de chez nous.

Je prends le petit-déjeuner avec les enfants. Ils bavardent sans cesse. Ils me parlent des événements de la veille, de leurs maîtresses, de leurs camarades, de leur gentille baby-sitter qui les garde chez nous jusqu'au retour de leur maman, normalement vers six heures. Ce sont des moments précieux pour eux et moi, car, quand je reviens à la maison, ils dorment déjà.

Au travail, ça va bien aussi.

Je me rends au bureau en autobus et en métro. À la différence de ma femme, je n'aime pas beaucoup conduire. Pendant le trajet, je me repose en lisant un journal ou un livre.

J'arrive au bureau à neuf heures et demie. D'abord, je reçois de la réceptionniste une liste de messages. Ensuite, j'écoute le répondeur de

mon téléphone. Bien que je tente de ne plus penser à Mitsuko, il y a une part de moi qui attend toujours sa voix.

Je viens de terminer mes tâches pour aujourd'hui. J'ai faim, mais je n'ai pas envie de rentrer tout de suite à la maison où il n'y a personne. C'est vendredi. Ma femme et les enfants sont déjà à la campagne. Le rédacteur en chef me propose d'aller à l'*izakaya*. J'accepte avec plaisir.

Au restaurant, mon supérieur bavarde gaiement. Je prends des yakitoris avec une bière. En buvant du saké, il parle du conseiller L. qui est très apprécié de nos lecteurs. Maintenant, il y a des gens qui achètent notre revue uniquement pour lire ses rubriques. Mon chef évoque une possible augmentation de bonus. Très heureux, je bois plus que d'habitude.

Nous nous quittons devant l'*izakaya*. Il est minuit dix passé. Je décide de rentrer à la maison en taxi.

Je m'engage dans la rue commerçante à arcades qui mène au boulevard. L'air est frais. Je marche lentement pour dissiper mon ivresse. Au lieu de suivre cette rue, je tourne à gauche et continue jusqu'à la zone nommée « Rue de la nuit ». Là-bas, il y a toutes sortes de *fûzoku-ten*, surtout des *love-hotel*(20), *pink-salon*, *video-box* et bars de striptease.

Les néons multicolores clignotent. Des hommes ivres titubent en chantant. Des couples entrent dans des maisons de rendez-vous. Des femmes outrageusement fardées fument et bavardent avec des clients potentiels. Il y a quelques devins installés sur le côté de la rue avec une table couverte de tissu blanc. Le *pink-salon* que je fréquente se trouve à trente mètres d'ici, dans une petite ruelle peu visible. Tout à coup, j'ai envie d'y aller.

Un homme me dépasse d'un pas pressé. L'odeur de l'alcool effleure ma narine. Il porte une chemise brune et un pantalon noir. Devant lui, une femme marche en fumant. Elle porte une robe blanche collée au corps et des souliers à talons hauts. Elle jette sa cigarette par terre et l'écrase avec le bout de son soulier. « Une prostituée ? » pensé-je.

En un clin d'œil, l'homme pousse la femme brutalement. Celle-ci chancelle et tombe par terre. Immédiatement, il arrache le sac à main de la femme. Aussitôt, je cours après lui en hurlant : « Au voleur ! Attrapez-le ! » Quelques hommes me suivent. Surpris, le voleur jette le sac à main par terre et s'engouffre dans une ruelle.

« Magnifique ! » Un vieil ivrogne me félicite en battant des mains. Je ramasse le sac à main et tourne la tête vers la femme. Celle-ci est en train de se relever, aidée par un couple de passants. Je m'approche d'elle avec son sac à main.

Comme je m'y attendais, la femme n'a pas l'air ordinaire : le visage

faridé, les lèvres très rouges. Une frange épaisse couvre son front jusqu'aux sourcils, comme pour cacher son identité. Elle me regarde, bouche bée. « Mais... c'est Mitsuko ! » Je n'en crois pas mes yeux. Elle semble m'avoir déjà reconnu. Très embarrassée, elle reprend son sac à main :

— Merci.

Son ton est sec. J'examine son maquillage épais :

— Que fais-tu dans un endroit pareil ?

Elle réplique :

— Toi, que fais-tu ici ? Personne ne t'attend à la maison ?

Je réplique aussi :

— Cherches-tu un client ?

Elle me transperce du regard :

— Je travaille dans un bar.

— Ah bon ?

Je feins l'ignorance. Elle enlève la poussière collée à sa robe.

— J'attendais ton appel, dis-je.

Elle détourne les yeux. Je poursuis :

— Quoi que tu fasses maintenant, ça ne me regarde pas. Simplement, je souhaitais te revoir, comme la camarade que j'ai beaucoup aimée.

Nous nous taisons. Elle a l'air de réfléchir. Ensuite, elle sort de son sac à main un morceau de papier. J'y vois un numéro de téléphone.

— Appelle-moi après neuf heures du soir, sauf les vendredis. Si ça te convient.

Cette invitation subite me surprend. Je la regarde dans les yeux :

— C'est le numéro chez toi ?

Elle hoche la tête et ajoute son adresse. À ma surprise, celle-ci n'est pas loin de mon bureau. Je prends le papier et le glisse dans une poche de ma veste.

— Je te dois des remerciements, dit-elle. Ce sac contient plus de deux cent mille yens.

Je m'étonne : « Une telle somme en espèces ? » Elle a un faible sourire aux lèvres :

— Mitsuo, tu es toujours le garçon courageux que j'ai connu il y a vingt-quatre ans.

Je reste silencieux. Elle murmure :

— Merci encore. Au revoir.

Elle me quitte sans attendre mon salut. Je suis des yeux sa silhouette. Ses longs cheveux noirs ondulent au rythme de son pas

pressé. Bientôt, elle disparaît dans une ruelle à gauche qui mène au boulevard. Je soupire : « Mais tu n'es pas la même fille que j'ai connue. »

Je réfléchis dans mon lit, encore agité par l'incident de tout à l'heure. Il est presque deux heures du matin.

Je regarde les coordonnées de Mitsuko. Jusqu'à ce que je la croise accidentellement dans la rue, j'étais presque prêt à ne plus espérer la revoir. Et tout à coup, je reçois d'elle ces coordonnées. Je suis désorienté : « Est-ce que je veux vraiment la revoir ? » J'aurai probablement besoin d'un peu de temps avant de me décider.

Le visage de Mitsuko jeune revient dans ma mémoire. Je pense au jour où elle est arrivée à l'école T.

Nous étions en sixième, la dernière année du primaire. C'était à la mi-avril, deux semaines après le début de l'année scolaire. Dans la cour, les fleurs de cerisiers s'épanouissaient. Monsieur N. entra dans notre classe avec une fille que nous n'avions jamais vue. Il nous la présenta :

— Voici une nouvelle élève. Elle s'appelle Mitsuko Tsuji.

Tout le monde était surpris, car nous n'avions pas été informés. De plus, les changements d'école se faisaient normalement au tout début de l'année scolaire, comme le mien l'année précédente.

Devant le tableau noir, Mitsuko se tenait debout, immobile. Elle posait les yeux sur la classe. Pas de sourire. Curieux, j'observais son apparence. La peau très blanche, les traits réguliers, les longs cheveux tressés, bien séparés avec la raie au milieu et le front dégagé. Elle portait une chemise blanche et une jupe bleu foncé. Rien de spécial, mais son regard mélancolique attirait beaucoup mon attention.

Notre maître écrivit son nom sur le tableau noir et expliqua :

— Le *kanji*(21) « mitsu » de Mitsuko signifie « être plein ». Sa forme est un peu compliquée, mais vous connaissez déjà ce *kanji*, n'est-ce pas ?

Quelqu'un lui répondit spontanément :

— Oui, monsieur ! Nous l'avons appris en quatrième année. Son *on'yomi*(22) est « man », le même que celui de notre camarade Mitsuo.

C'était la voix de Gorô, assis près de l'estrade. Monsieur N. le félicita :

— Très bien, Gorô !

Une fille s'exclama :

— « Mitsuo » et « Mitsuko », comme des jumeaux !

Tout le monde rit. Cela m'embarrassa. Mitsuko ne changeait pas d'expression. Monsieur N. continua :

— Mitsuko est venue de Nagoya. Elle restera avec nous jusqu'à la fin de l'année scolaire. J'espère que vous deviendrez amis.

« Nagoya ? C'est ma ville natale ! » J'étais content de ne pas être le seul *yosomono* dans cette classe. J'avais hâte de parler avec elle.

Monsieur N. avait fini de présenter Mitsuko. Nous attendions que cette nouvelle élève dise quelque chose, mais elle restait muette. J'étais un peu déçu. Contrairement à elle, je m'étais présenté moi-même et mes nouveaux camarades m'avaient posé des questions, sur mon passe-temps préféré, par exemple.

J'étais curieux : « Où l'installera-t-on ? » Il y avait deux places vides au dernier rang où j'étais : l'une près de l'entrée et l'autre près de moi, devant la fenêtre. J'avais des palpitations : « Pourvu qu'elle soit à mon côté. » Bientôt, l'homme de service apporta un bureau et une chaise. Monsieur N. lui demanda de les déposer devant la fenêtre. Je tressaillis de joie.

Mitsuko s'assit à sa place. Je voulais la saluer d'un « Bienvenue » ou « Enchanté », mais elle m'ignorait, le regard fixé vers le tableau noir. Je pensais : « Elle est belle, mais d'un abord difficile. » C'est à ce moment que m'était venue à l'esprit l'image de la fleur d'*azami*.

Mitsuko et Mitsuo. Je réfléchis à ces prénoms semblables.

Mon père a choisi mon nom. Il a opté pour les deux idéogrammes signifiant « l'homme satisfait ». Évidemment, il devait espérer que son fils mènerait une vie heureuse. Quand j'étais en première année, il m'a appris ces deux *kanji* en m'expliquant le sens de chacun. Le *kanji* de « mitsu » me paraissait compliqué, mais cela me fascinait. Mon père me répétait : « La vie parfaite n'existe nulle part. Sois content de ce que tu as. D'abord de ton nom reçu à la naissance. » Il avait raison. Guidé par son conseil, je suis devenu un homme satisfait, ou du moins qui ne se plaint pas.

Quant au prénom Mitsuko, puisque le *kanji* « ko » signifie « l'enfant », on pourrait l'interpréter comme « l'enfant satisfaite ».

Je bâille. Enfin, je m'endors. Il est presque trois heures. Je m'enroule dans la couverture : « Mitsuko, est-elle contente de son prénom ? »

Les enfants commencent les vacances d'été. Ma femme les emmène à la campagne et revient avec eux en ville deux fois par semaine. Mes journées ressemblent maintenant à celles d'un célibataire. Après le travail, je sors boire avec mes collègues plus souvent qu'avant.

Gorô me téléphone de temps en temps à mon bureau. Chaque fois, il passe par notre réceptionniste. Dès que je décroche, il s'informe : « Es-tu libre ce soir ? » Je décline son invitation en prétextant que je suis trop occupé.

Et un jour, il m'arrive quelque chose d'inattendu à son propos.

D'abord, je suis convoqué par le directeur du service commercial. Je m'y rends sans savoir de quoi il s'agit. Il va droit au but :

— J'entends que tu connais le président du *sakaya* Kida. Est-ce vrai ?

— Oui. Mais ce n'est qu'une connaissance.

— Quand même, il te téléphone assez régulièrement, d'après la réceptionniste.

Je lui raconte que Gorô Kida était un de mes camarades à l'école primaire et qu'il m'appelle concernant une réunion qu'il organise pour cette école.

— Ah bon ?

Le directeur m'explique que notre revue a besoin de plus d'annonceurs et que nous avons approché le *sakaya* Kida, mais sans succès. Je l'écoute en silence. Il me sourit :

— Alors, peux-tu essayer de convaincre monsieur Kida la prochaine fois que tu le rencontres ?

Je lui réponds sans le prendre au sérieux :

— Bien sûr, je le ferai sans faute.

Et ce même jour, Gorô me téléphone alors que je suis sur le point de quitter mon bureau. Cette fois-ci, je reçois son appel directement, car la réceptionniste n'est pas là.

— Mitsuo, es-tu libre ce soir ?

Je n'ai rien de prévu, mais j'hésite à accepter son invitation. Il poursuit :

— Écoute, notre compagnie songe à mettre des annonces dans votre revue. Mais je souhaite mieux la connaître en discutant avec toi.

Cela m'étonne. Il ajoute :

— Je suis près de vos bureaux. On se voit quelque part ?

Finalement, j'acquiesce en me rappelant ma promesse au directeur

du service commercial. Je lui suggère de me rejoindre à l'*izakaya* où je l'ai invité l'autre fois.

Gorô arrive au restaurant avec un t-shirt et un jean usés.

Nous sommes installés au comptoir. Devant nous, le cuisinier prépare des commandes avec dextérité. Gorô l'observe, l'air distrait. Je ne lui dis pas que j'ai rencontré Mitsuko au café M. et dans la rue.

J'aborde le sujet de notre revue. L'air toujours distrait, mon ancien camarade boit du saké sans arrêt. Il ne semble pas m'écouter avec intérêt. Une demi-heure après, il est déjà passablement ivre, alors que je n'ai pris qu'un verre de bière.

Brusquement, il me demande :

— As-tu une maîtresse ?

Je manque de laisser tomber mon verre :

— Quelle question de but en blanc !

— Ça reste entre nous. Honnêtement, tu en as une ou plusieurs ?

— Malheureusement, ma réponse est « non ». Je n'ai jamais trompé ma femme.

Il paraît étonné :

— C'est vrai ? Alors tu es un homme à la vie conjugale épanouie ! Compliments !

Je ris :

— Franchement, trop occupé, je n'ai pas le temps pour une autre femme.

Il ne rit pas. Il vide son verre d'une seule lampée.

— Et toi, Gorô, tu en as une ?

Il ne répond pas tout de suite en faisant mine de réfléchir. Je le taquine :

— Combien en as-tu ? Est-ce si difficile de les compter ?

— Sans blaguer, dit-il, j'en ai trois.

— Trois maîtresses ! Tu roules sur l'or. Je rêverais d'en avoir au moins une.

— Pourquoi pas, Mitsuo ? Le mariage n'est pas tout. Et, et...

Enivré, il a du mal à articuler. Je balbutie :

— As-tu des ennuis sexuels avec ta femme ?

— Mais non ! Nous sommes en bonne santé. Je ne néglige pas ma vie conjugale. Nous ne sommes pas un couple *sexless*.

Je reste silencieux. Il continue :

— Je me suis marié avec elle par *miai*(23). C'est une femme gentille et attentionnée. En plus, c'est une bonne mère. Je ne me plains pas. Mais j'ai besoin de changement.

— Est-elle au courant pour tes maîtresses ?

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais quel avantage aurait-elle à le savoir ? Si j'en avais seulement une, ce serait inquiétant pour elle, mais ce n'est pas le cas. Mes maîtresses, ce ne sont que des aventures. Je n'ai aucune intention de divorcer d'avec ma femme.

Je suis curieux :

— Et tes maîtresses, que font-elles ?

— Une actrice, une entraîneuse et une serveuse. Je les aide quand elles ont des difficultés financières.

Je pense à Mitsuko, qui est serveuse et entraîneuse. Ses deux apparences, sobre et provocante, me reviennent. Elle pourrait aussi être actrice. Je lance à « Gorô le gentil » d'un ton ironique :

— Pourquoi autant de maîtresses ? Une ne te suffit pas ?

— C'est comme ça. J'aime les femmes, j'aime toucher leur peau douce, j'aime toutes les femmes avec qui je couche. Il y a des hommes qui vont au *video-box* ou au *pink-salon* pour seulement se soulager. C'est pitoyable !

Ces paroles me dépriment. Je me tais. Ça fait longtemps que je n'ai pas touché le corps de ma femme. À mon tour, je le félicite :

— J'admire ta vitalité, Gorô ! Bien que président d'une compagnie prospère, tu as le temps de fréquenter toutes ces femmes.

Il sourit à moitié et continue à boire.

Nous nous séparons après une heure et demie. Finalement, nous n'avons guère parlé de la chose importante : une possible publicité du *sakaya* Kida dans la revue *N*. Mais l'histoire de ses maîtresses a ravivé mon désir de revoir Mitsuko.

« Appelle-moi le soir, sauf les vendredis », m'avait dit Mitsuko en me donnant ses coordonnées. Cette invitation inattendue m'a embrouillé et j'ai hésité à lui téléphoner pendant trois semaines. Mais, après ma dernière sortie avec Gorô, je décide enfin de la joindre.

On est mercredi. Hier, ma femme et les enfants sont repartis pour la campagne et ne reviendront en ville qu'après-demain. Je compte appeler Mitsuko aujourd'hui, dès que j'aurai terminé mon travail.

Je quitte mon bureau à neuf heures et quart. Je marche dans la ville nocturne. Selon le plan du quartier, la maison de Mitsuko n'est qu'à quinze minutes de mon bureau à pied. C'est commode, mais je dois prendre soin de ne pas être aperçu par mes collègues.

En arrivant à l'adresse indiquée, je me retrouve devant un bâtiment à un étage. Le rez-de-chaussée est occupé par une quincaillerie. Les rideaux sont fermés. Il n'y a pas d'interphone, mais je vois de la lumière à l'étage. Mitsuko doit habiter là. Je cherche une cabine téléphonique et compose son numéro. Au bout du fil, j'entends sa voix incertaine :

— Allô ?

— C'est Mitsuo. Je suis tout près de chez toi. Puis-je te voir quelques minutes ?

Elle se tait. Je crains qu'il ne soit trop tard. Elle répond enfin :

— Monte l'escalier qui donne sur la ruelle à droite.

Mon cœur bat à grands coups. Elle ajoute :

— Je vais laisser la porte entrouverte. Entre sans faire de bruit, car mon fils vient de s'endormir.

Elle raccroche. Je suis surpris : « Mitsuko a un enfant ? » Un peu confus, je reste immobile quelques secondes. Elle est mère. En fait, il n'y a rien de surprenant à cela, mais je ne m'y attendais pas. Je retourne d'un pas lent sur le chemin.

Je vois l'escalier en métal, caché par un grand kaki. Très doucement, je monte et pousse la porte. J'entends le bruit du climatiseur. Un chat vient vers moi en miaulant. Je remarque une paire de petits souliers bleus de garçon. La même peinture que ceux de mon fils.

Mitsuko m'accueille dans le vestibule. Elle porte une tunique beige avec une ample encolure. Le visage sans fard. Les cheveux relevés en chignon, sans frange sur le front. Simple, comme au café M. Nous nous regardons quelques secondes sans un mot.

— Désolé de te déranger si tard.

Elle me tend une paire de pantoufles :

— Mets-les.

En la suivant, j'aperçois quelques mèches de cheveux noirs tombant sur sa nuque blanche. Le contraste des deux couleurs me rappelle une fois de plus une belle sensuelle dans un *ukiyoe*. Je sens une odeur de savon. Elle entre dans la cuisine. Son chat la suit tranquillement. En fermant la porte, elle me chuchote :

— D'ici, mon fils ne nous entendra pas.

— Si j'avais su que tu avais un enfant, j'aurais acheté un cadeau pour lui.

Elle sourit légèrement.

— Quel âge a-t-il ?

— Il a quatre ans.

Elle m'invite à m'asseoir sur la chaise placée contre le mur. Ensuite, elle me sert un thé d'orge frais. Je regarde autour de moi. Une table, deux chaises, une cuisinière à gaz, des ustensiles de cuisine pendus au mur au-dessus de l'évier. Son téléphone est posé sur le petit comptoir à gauche de la porte. Tout me semble simple et ordinaire. Elle jette un coup d'œil sur la fenêtre cachée par des rideaux blancs :

— Cet étage est insupportable sans climatiseur.

Je bois mon thé à petites gorgées :

— Travailles-tu toujours au bar et au café ?

— Oui. Au café du lundi au vendredi, entre huit heures et quatorze heures. Et au bar seulement le vendredi soir, entre huit heures et minuit. Le bar s'appelle X.

Je ne veux pas lui dire que je suis déjà entré dans ce bar une fois avec Gorô. Simplement, je fais la remarque :

— Alors, tu te reposes les samedis et dimanches.

— En principe, oui. Quand tu m'as vue au café M., c'était samedi. Mais ce jour-là, je remplaçais une collègue tombée malade.

Je murmure :

— Je suis surpris que tu travailles dans des endroits pareils.

Ses yeux s'écarquillent. Son ton devient agressif :

— Qu'est-ce que ça veut dire, « des endroits pareils » ?

Je m'excuse aussitôt :

— Désolé si je t'ai vexée. Tu étais une élève si brillante que j'ai du mal à croire...

Elle m'interrompt :

— Serveuse ou entraîneuse, ce sont des métiers comme celui de rédacteur. Je paie mes impôts comme tout le monde. En plus, mes métiers sont probablement plus utiles que le tien.

Je ne réagis pas. Elle continue :

— Écoute, Mitsuo. Je t'ai donné mes coordonnées parce que je voulais te remercier à nouveau. L'argent que tu as récupéré était très important pour moi. Mais, si tu es venu ici pour me faire la morale, sors tout de suite, s'il te plaît.

Elle semble sérieuse. Malgré moi, je souris. Elle me fixe :

— Qu'est-ce qui est drôle ?

— Je suis content de voir qu'après tout, tu n'as pas tant changé.

— Toi non plus !

Nous nous sourions pour la première fois. Lorsque j'ai terminé mon thé, elle se lève :

— Viens avec moi dans mon bureau. J'ai un cadeau pour toi.

« Son bureau ? » Je la suis, intrigué. Le chat la suit aussi.

Nous passons d'abord par le salon. Là, il y a une table basse et ronde, deux *zabuton*(24), une boîte de jeux et un grand aquarium avec des poissons tropicaux colorés. C'est tout, aussi simple que la cuisine. Donnant sur le salon, il y a deux pièces. Mitsuko me chuchote en désignant des yeux celle à gauche :

— Mon fils dort là.

Elle ouvre la porte de droite. J'imagine que son « bureau » sera aussi dépouillé que le salon et la cuisine. Lorsqu'elle allume la lumière, je suis stupéfait : tous les murs sont couverts de livres. Je reste bouche bée. Elle m'invite :

— Entre. Je n'aime pas que mon fils se réveille.

Je bégaye :

— Ces... ces livres sont tous à toi ?

Elle hoche la tête en refermant la porte.

J'observe les titres des livres. Il y a des romans, une encyclopédie en plusieurs volumes, des livres scientifiques, des dictionnaires japonais, anglais, chinois, espagnol... Le chat flâne le long des bibliothèques.

La pièce n'a pas de tatamis. Au centre est placé un tapis et, au fond, il y a un petit bureau et un fauteuil. En face de la porte, il y a une étroite fenêtre fermée avec un rideau blanc. Mitsuko ouvre un tiroir de son bureau et en sort un objet enveloppé d'un papier mauve. Elle me le tend :

— Voici mon cadeau pour toi !

— C'est gênant. Ce n'est pas nécessaire.

Elle insiste :

— Je me sentirai mal si tu ne l'acceptes pas. Si le voleur s'était enfui avec mon sac à main, j'aurais été dans l'embarras ce mois-ci. Vraiment.

Elle appuie sur le dernier mot. Je souris :

— Dans ce cas, j'accepte. Merci.

Je contemple le joli papier d'emballage :

— Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Ouvre-le chez toi, s'il te plaît.

Je mets son cadeau dans une poche de mon pantalon. Elle me regarde en silence. Je consulte ma montre. Il est déjà dix heures et demie.

— Il faut que je m'en aille.

Elle baisse la tête. Je vois sa nuque blanche et les quelques mèches de cheveux tombant dessus. La rondeur de sa poitrine ressort sous sa tunique. Je saisis ses bras. Le parfum du savon. Soudain, mon corps frissonne. Je brûle de désir. Elle lève les yeux vers moi. Avant qu'elle ne prononce un mot, je couvre ses lèvres des miennes.

Cinq jours ont passé depuis ma visite chez Mitsuko.

Nous n'avons pas fixé de date pour un nouveau rendez-vous. Elle m'a répété que je pourrais la voir après neuf heures et demie du soir, sauf les vendredis et les week-ends. Je lui ai dit que mes horaires étaient irréguliers et que je l'appellerais avant de me rendre chez elle.

Aujourd'hui, c'est lundi. Ce matin, ma femme et les enfants sont repartis pour la campagne. J'aimerais bien revoir Mitsuko ce soir.

Au bureau, je travaille plus intensément que d'habitude et réussis à terminer mes tâches avant neuf heures et demie. Aussitôt, je me dirige vers l'appartement de Mitsuko. Je l'appelle depuis la cabine téléphonique et l'entends : « Entre sans sonner, comme l'autre jour. »

À l'entrée, je suis d'abord accueilli par le chat.

Mitsuko porte encore une tunique à large encolure en coton. Je sens la même odeur de savon. Elle me sourit. Un sourire tendre et charmant. Je la prends dans mes bras. Elle chuchote : « Mon fils dort. » En faisant signe de me taire, elle m'invite dans son « bureau ». Le chat nous y suit.

Dès qu'elle ferme la porte, j'embrasse son visage et sa nuque. Je touche son corps sous sa tunique. Elle ne porte rien dessous. Comme un fou, je caresse ses fesses, son dos, ses seins. Elle guide ma main vers les parties sensibles. Toujours debout, elle me laisse entrer en elle. En la pénétrant, je pleure presque tant la sensation est exquise. Elle gémit en étouffant sa voix. À l'instant où une inquiétude m'envahit, elle me prend le visage dans les mains : « Ça va, Mitsuo. Je n'ai plus d'ovaires. » Je l'allonge sur le tapis et nous continuons à faire l'amour.

L'orage calmé, nous restons couchés sur le dos. Les yeux fermés, elle respire profondément. Je caresse ses jambes doucement :

— Merci encore pour le stylo-plume. Il me plaît beaucoup.

Elle tourne sa tête vers moi :

— Ça te plaît ? Ah, tant mieux !

— J'ai décidé d'écrire un journal avec ce stylo.

— Vraiment ?

Je hoche la tête. Elle paraît émue.

— Est-ce ton premier journal ?

— Non, j'en tenais un entre onze ans et vingt-trois ans.

Elle s'exclame :

— Pendant plus de dix ans ! Qu'est-ce que tu écrivais chaque jour ?

— N'importe quoi. En sixième année par exemple, j'écrivais beaucoup sur toi.

— Sur moi ?

Ma réponse semble la prendre au dépourvu. J'avoue que j'avais inventé un surnom pour elle et que, comme ça, je pouvais écrire à l'aise sur elle.

— Un surnom pour moi ? Mais quel nom avais-tu inventé ?

— Azami.

— Azami ?

— Oui. Je trouvais que ce nom te convenait parfaitement.

Elle reste bouche bée. Je prends ma veste et sors d'une poche un petit cahier très vieux. Je le lui tends :

— C'est mon journal de l'époque. Regarde la page du 15 avril.

Elle se redresse lentement. Les yeux baissés, elle observe la couverture sur laquelle sont inscrits mon nom et mon âge. « Mitsuo Kawano. 11 ans. » Ensuite elle va à la page en question. Elle lit à haute voix :

— « Aujourd'hui, une nouvelle élève est arrivée dans notre classe. Très belle. Comme moi, elle est originaire de Nagoya. Elle est assise à côté de moi. Quelqu'un de l'autre classe m'a appris que ses parents sont divorcés et qu'à Nagoya elle vivait avec sa mère. Mais, cette année, elle est venue à T. pour vivre chez son père. J'espère que nous deviendrons bons amis. Dans ce journal, je l'appellerai Azami. »

Mitsuko se tourne vers moi, les yeux mouillés. Je souris :

— Tu apparais dans ce cahier très souvent. Garde-le, si ça te plaît.

Elle murmure :

— Une chose si précieuse... Merci.

Le chat miaule. Il s'allonge sur le bureau.

— Et ton chat, comment s'appelle-t-il ?

— Socrate.

Je manque de m'esclaffer. C'est comique : son fils de quatre ans prononce le nom d'un philosophe grec en appelant son chat.

— Et ton fils, comment s'appelle-t-il ?

— Tarô.

— Tarô ? C'est beau !

Ce prénom me plaît, comme Hanako pour une fille. C'est dommage que maintenant on donne peu ces prénoms traditionnels. J'aimerais savoir aussi le nom de famille de son fils, mais je renonce à poser la question. Je demande plutôt :

— Aimes-tu ton prénom, Mitsuko ?

— Pas vraiment, répond-elle sans me regarder.

Deux jours plus tard, je réussis encore à terminer mes tâches tôt pour passer chez Mitsuko. C'est toujours à la dernière minute que je lui téléphone.

Nous sommes allongés sur le tapis.

— Mitsuko, te souviens-tu de Gorô Kida ?

— Gorô ? Tu veux dire un élève de l'école T. ?

Son ton n'est pas accueillant.

— Oui. Il est maintenant le président du *sakaya* Kida, une compagnie très active. Sa distillerie de whisky semble avoir du succès. Es-tu au courant ?

Elle répond sèchement :

— Oui, mais ce n'est qu'un héritier.

— N'empêche, cette compagnie est devenue très prospère sous sa direction. Notre revue essaie de la solliciter pour qu'elle s'annonce chez nous.

Mitsuko réplique, toujours d'un ton sec :

— Ce n'est pas lui qui l'a fait prospérer.

— Qui alors ?

— Sa jeune demi-sœur. Brillante et travailleuse. Gorô est nul en comparaison.

— Sa demi-sœur ? Comment le sais-tu ?

— Le patron du bar X. connaissait bien leur père, décédé il y a cinq ans. En fait, Gorô est aussi un de nos clients.

Je n'ose pas encore avouer que je suis allé une fois dans ce bar avec Gorô. D'après elle, l'ex-président voulait que sa fille lui succède, car son fils n'avait pas l'étoffe d'un président, malgré ses prétentions. Je l'interromps :

— Sais-tu que Gorô rêvait de devenir *kyôju* ?

— *Kyôju* ? C'est drôle ! Paresseux comme il est, il ne pourrait même pas devenir simple enseignant. Mais comment connais-tu son rêve ?

— L'autre jour, j'ai regardé notre album de l'époque. Chacun y avait inscrit son métier de rêve.

Elle se tait. À ce moment, j'aimerais bien comprendre pourquoi ni son nom, ni ses photos, ni ses coordonnées ne se trouvent dans cet album. Elle grimace :

— Je n'aimais pas du tout Gorô.

— Non ? Comment ça ? C'était un garçon aimable et généreux. Nos camarades l'appelaient « Gorô le gentil ». Il n'était pas si mauvais,

autant que je me rappelle.

Soudain, elle rit :

— Aimable, gentil, généreux ? Ce n'était pas mon impression. Il voulait être aimé de tout le monde. C'est tout !

Je me souviens des paroles de Gorô : « J'ai trois maîtresses. Je les aide financièrement. » Elle poursuit :

— Au bar, Gorô tente de séduire des filles. Il se comporte comme s'il avait un pouvoir supérieur. Je l'ignore totalement. Il connaît probablement mon identité.

Je ne sais que dire. Elle est bavarde ce soir.

— Mitsuo, une fois tu m'as protégée de Gorô.

— Je t'ai protégée de lui ?

Je n'ai aucun souvenir d'un tel incident. Elle m'en fait le récit.

C'était quelques semaines après son arrivée à l'école T. Gorô s'était moqué d'elle devant des camarades. Il avait lancé : « Mitsuko, on pourrait t'appeler Manko. » Elle avait répliqué : « De quoi tu parles ? Je ne comprends pas ! » Il avait répondu : « Tu ne sais pas ? Ça signifie vagin. » Ses amis avaient ri en chœur.

Mitsuko grimace encore :

— C'était dégoûtant.

— Ça m'étonne qu'à son âge Gorô ait déjà connu un mot aussi grossier.

— Mitsuo, tu étais là aussi. Mais tu n'as pas ri. Au contraire, tu l'as raillé : « On pourrait t'appeler Gorotsky. » Tu as prononcé ce mot inventé comme un nom russe. Il ne comprenait pas : « C'est quoi ça ? Un nom étranger ? » Tu as répondu : « Mais non ! C'est un mot japonais, go-ro-tsu-ki : "canaille" ! » Tout le monde se tordait de rire.

— Vraiment ? Je ne m'en souviens pas.

— En plus, tu l'as réprimandé : « Sois gentil avec Mitsuko. Elle n'a pas encore d'amis. » Tes paroles m'ont émue.

Je la prends dans mes bras. Elle reste immobile. Puis elle murmure :

— Quand je t'ai vu au café M., j'ai repensé à cet événement.

Je caresse ses épaules. Je lui pose une question qui me préoccupe : pourquoi est-elle arrivée à notre école deux semaines après la rentrée scolaire ? Elle se tait. Je n'insiste pas.

— Ma mère a été mise en prison, répond-elle enfin. Tout d'un coup, j'ai été envoyée chez mon père.

« En prison ! » Je suis ébranlé. Elle déclare aussitôt qu'elle ne veut pas raconter l'histoire de son crime. Je n'ai qu'à me taire.

— Je n'ai pas participé aux sorties scolaires, dit-elle. Aucune. Chaque fois, je m'absentais de l'école pour aller voir ma mère en

prison.

— Cela a dû être dur pour toi.

— Je n'ai pas l'album de la classe. Mon père avait refusé que j'y figure parce que je n'étais restée qu'une année. Monsieur N. en était attristé.

Je la serre très fort contre moi, en silence.

Je continue à voir Mitsuko. Ça se passe toujours chez elle. Chaque fois, je lui téléphone un peu avant neuf heures et demie et elle accepte ma visite, à tout coup. Je quitte son appartement avant onze heures et demie.

Mitsuko ne m'invite jamais à passer la nuit. Chez elle, il n'y a ni futon, ni lit, ni canapé pour un visiteur. Elle me dit : « J'aime garder ma maison le plus simple possible. » Elle refuse que j'apporte des cadeaux.

Je ne sais pas grand-chose de sa vie, à part les deux métiers qu'elle exerce : serveuse et entraîneuse. Je n'ai pas encore eu la chance de rencontrer Tarô, son fils de quatre ans, qui dort dans la chambre à côté du « bureau ». Elle non plus ne connaît pas ma vie.

Mitsuko ne m'appelle jamais au travail et ne connaît pas mon numéro de téléphone personnel. Il n'y a aucune tension entre nous. Si je pouvais poursuivre cette relation amoureuse, je serais très heureux. En effet, c'est une maîtresse parfaite pour moi, car je n'ai pas l'intention de divorcer d'avec ma femme. Depuis ma première visite chez Mitsuko, je ne vais plus au *pink-salon* ni au *video-box*.

Quant à Gorô, je ne le vois plus et ne veux plus le revoir. Heureusement, il a arrêté de m'appeler. J'ai informé le directeur du service commercial de ma conversation avec Gorô. Il était content que le président du *sakaya* Kida envisage la possibilité de faire paraître des publicités chez nous. Je lui ai répété que Gorô et moi n'étions pas amis et que je ne le rencontrais plus.

Mitsuko regarde vers le plafond. Sa longue tunique en coton est relevée haut. Allongé sur le côté, je glisse ma main sur ses jambes soyeuses. Elle ferme les yeux.

Ce soir aussi, dès que je suis entré ici, je l'ai embrassée, comme un fou, sur le visage et sur la nuque. J'ai caressé ses jambes et ses fesses. Elle ne portait rien sous sa tunique. Mon corps brûlait. Elle m'a aussitôt emmené dans son « bureau » afin de ne pas déranger son fils endormi. Nous avons continué de nous embrasser. D'abord debout et contre la porte, en entrelaçant nos jambes. Elle gémissait en retenant sa voix.

Nous faisons l'amour sur le tapis, comme d'habitude. Mais, à la différence de la première fois, le tapis est couvert d'un drap blanc et nous avons des *zabuton* comme oreillers.

Couché sur le dos, j'observe les livres qui couvrent complètement les quatre murs. Mitsuko a l'air de réfléchir. Je la caresse :

— À quoi penses-tu ?

— L'amour et la criminalité.

— Quoi ?

Je vois son visage : « Que va-t-elle me raconter maintenant ? L'histoire de sa mère qui a été en prison ? » Les longs cils noirs demeurent immobiles. Elle met un préambule :

— C'est un sujet qu'un de mes clients a abordé l'autre jour.

« Son client ? » J'imagine Mitsuko discutant avec des hommes qui l'adorent. La jalousie m'envahit. Elle tourne la tête vers moi :

— Quand un homme et une femme tombent amoureux, c'est par chimie qu'ils s'attirent l'un l'autre, n'est-ce pas ?

Je me tais, encore dérangé par l'image de Mitsuko entourée d'hommes. Elle répète :

— N'est-ce pas ?

Je réponds enfin sans grand enthousiasme :

— Je ne sais pas, je n'y ai jamais pensé. Mais c'est évident : l'homme et la femme s'attirent parce qu'ils sont opposés comme des aimants.

Elle reste pensive. Je suis curieux : « Comment ce sujet va-t-il se développer ? » Je me souviens qu'elle posait des questions intéressantes en classe de sciences. Chaque fois, monsieur N. la félicitait : « Très bonne question, Mitsuko ! »

— Opposés, oui, mais pas toujours, dit-elle. En tout cas, on ne tombe pas amoureux par convention ou avec des conditions. Ce sont

les chimies qui s'accordent.

Je murmure en palpant ses longs cheveux noirs naturels :

— J'espère que nos chimies s'accordent bien.

Elle me sourit :

— Il y a aussi des pseudo-chimies qui ne lient que temporairement.

— Tu es méchante, Mitsuko ! Je suis déjà fou de toi.

— Ce n'est que la réalité. On se croit amoureux, mais souvent l'amour ne dure pas longtemps à cause de ça.

Une pensée triste étreint mon cœur : « Notre amour n'est-il que temporaire ? Devrai-je la quitter un jour ? » Elle poursuit :

— Si on ne se marie que par convention comme par *miai*, on reste tout le temps entre gens du même genre. Les riches entre eux, les gens instruits entre eux. C'est inquiétant.

— Pourquoi inquiétant ? C'est normal que les riches se rencontrent entre eux pour protéger leur fortune. Les gens instruits souhaitent que leurs enfants le soient aussi.

— Oui, c'est normal. Mais il n'y a pas de mélange entre les gens de milieux différents. Par exemple, si les pauvres sont toujours coincés entre eux, leurs enfants seront défavorisés, ce qui peut les pousser vers le crime.

Je l'écoute sans l'interrompre. Une question me vient : « Pourquoi sa mère a-t-elle commis un crime ? Était-ce à cause de la pauvreté ? » Mitsuko dit :

— Et si les criminels sont coincés entre eux et que ça se répète au fil des générations, les problèmes sociaux s'aggraveront.

Ses paroles me pèsent. Bien qu'elle parle avec détachement, je ne peux m'empêcher d'imaginer son passé malheureux. Malgré son intelligence, elle ne semble pas avoir terminé ses études. Sa jeunesse a dû être perturbée par sa mère.

— Alors, conclut Mitsuko, l'intégration par l'amour permettrait d'atténuer ces problèmes.

— Ah, je comprends maintenant ce dont tu parles. Comme ça, la société deviendrait plus juste !

Elle évoque ses clients qui débattent chaque semaine d'un sujet intéressant. Je suis à nouveau envahi par ma jalousie pour ces hommes qui s'amusent avec elle toute la soirée. La question me tourmente : « Couche-t-elle aussi avec eux ? » Je l'interroge alors qu'elle s'assoit :

— Qui garde ton fils les vendredis, pendant que tu travailles au bar ?

— C'est ma mère. Elle habite la banlieue. Pourquoi ?

Je ne réponds pas. Elle caresse ma tête :

— Je ne couche pas avec mes clients.

— Alors qui d'autre que moi couche avec toi ?

— Personne.

Je me redresse aussitôt :

— C'est vrai ?

— Oui, pour l'instant. En tout cas, tu es le seul depuis que j'ai emménagé ici.

Nous sommes à la maison de campagne.

Les enfants jouent dans le salon. Installée à la table basse, ma fille dessine avec des crayons de couleur. Sur le dessin, il y a des montagnes, des champs, des arbres, une rivière. Mon fils joue avec des animaux de plastique : chien, chat, vache, cheval, cochon, poule. En les alignant, il imite leurs voix. Je constate que mes enfants s'attachent beaucoup à la vie de campagne.

Il est six heures du soir. Ma femme est sortie faire des courses pour le dîner. Elle sera de retour dans quelques minutes.

Le dos appuyé contre le mur, je commence à écrire dans mon journal.

À la main, j'ai le stylo-plume que Mitsuko m'a donné en cadeau. Un stylo de haute qualité de marque P. C'est le modèle que j'avais vu dans la vitrine d'un magasin de la rue commerciale à arcades où j'avais croisé Gorô. Je l'observais en espérant en acheter un si ma femme était d'accord. Alors ma surprise fut grande lorsque j'ai ouvert ce cadeau.

« Dimanche le 17 août. Nuageux.

C'est mon trente-sixième anniversaire. Aujourd'hui, c'était une journée très occupée pour toute la famille.

Nous avons récolté des bardanes. Une machine louée a creusé la terre et nous avons récolté les racines. Le résultat était excellent. Atsuko et ses collaborateurs étaient au comble de la joie. Les enfants nous ont aidés à de petites tâches. Malgré la chaleur, ils travaillaient sans se plaindre. Je les ai félicités. »

Je m'arrête. En jouant avec le stylo-plume, je pense : « Trente-six ans. Qui m'a dit que c'est un tournant dans la vie et qu'il faut envisager sérieusement comment vivre le temps qui reste ? » C'est peut-être mon père.

J'aime mon métier. Pourtant, je ne veux pas travailler à la revue *N*, jusqu'à ma retraite. J'espère fonder ma propre revue consacrée à l'histoire régionale et aux nouvelles locales. Ce sera trop tard passé soixante ans. Je sens que si je ne concrétise pas ce projet maintenant, je ne le ferai jamais. Mais comment faire ?

— Papa !

Ma fille m'appelle en se levant avec son dessin. Je souris :

— Qu'est-ce que tu as dessiné ?

Elle me montre sa feuille sur laquelle il y a deux fleurs rouge-violet dont la forme est quasi identique. Elle me dit :

— La gauche est l'*azami*.

J'ai un coup au cœur. Elle me demande :

— Et la droite, la connais-tu ?

— Non.

— Non ? C'est la fleur de bardane !

— Ah, c'est vrai.

Il est rare qu'on voie ces fleurs, car on récolte les racines alors que les plants sont encore jeunes. Ma fille m'explique :

— Maman en a laissé pousser quelques-uns dans un coin du champ. Ils sont hauts, plus hauts que toi !

— Vraiment ?

— Oui. Mais leurs tiges sont fragiles. Alors, maman a mis des tuteurs de bambou. Comme ça, ils ne sont pas renversés par le vent.

— J'irai les voir demain avec toi.

Elle ajoute :

— Maman m'a appris le langage de ces deux fleurs.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pour l'*azami*, c'est « l'indépendance », « ne me touche pas », « la vengeance ».

— Ah bon ? Et pour la bardane ?

— « Ne me tourmente pas. » J'ai oublié le reste.

Un peu déconcerté, j'observe de près les deux fleurs :

— En effet, elles ne sont pas tout à fait pareilles.

Ma fille me tend son dessin :

— C'est pour toi, papa. Bon anniversaire !

Je ne sais que dire. Seulement : « Merci, c'est gentil ! » À ce moment, mon fils nous appelle :

— Maman est arrivée !

Tout le monde a faim. Aussitôt, ma femme se met à préparer le dîner. Les enfants vont dans la cuisine. Ma fille chante : « Plantons, plantons les pousses de riz... Le soleil sourit, nous sourions... Attendons, attendons les vagues vertes... » C'est la chanson du repiquage du riz qu'elle a apprise du vieux couple voisin, l'autre jour. Ma femme et mon fils la suivent. Je les écoute distraitement.

Nous sommes à table. Un festin à l'occasion de mon anniversaire. Les enfants bavardent gaiement. Ma femme me sourit en me donnant une petite boîte enveloppée dans un papier rouge :

— Mon chéri, un cadeau pour toi !

Je répète :

— Merci ! C'est gentil.

Les enfants me regardent avec curiosité ouvrir le paquet. Dès que la boîte s'ouvre, ma fille s'écrie :

— Un stylo-plume noir ? Papa en a déjà un !

Nous sommes couchés sur le dos, la tête appuyée sur le *zabuton*. Mon corps est maintenant tout à fait habitué au tapis. Socrate flâne autour de nous. Les yeux fermés, Mitsuko respire doucement. J'avoue :

— Je suis marié et j'ai deux enfants. Une fille et un garçon. Mon fils a le même âge que le tien. Ma femme mène sa propre entreprise agricole.

Elle ouvre les yeux. Je n'ai aucune idée de comment elle va réagir. Elle m'interroge sans changer d'expression :

— Et ta femme, comment est-elle ?

— Une bonne personne, réponds-je. Sage, intelligente et indépendante, comme toi.

— Néanmoins, vous êtes un couple *sexless* depuis longtemps.

— Tu vois ça ?

— Évidemment. Comment réglais-tu ton besoin avant de me rencontrer ?

Cette question directe m'embarrasse. Gêné, je raconte que j'ai fréquenté le *pink-salon*.

— Grâce aux *fûzoku-ten*, m'interrompt-elle, ton mariage a été sauvé. Les hommes comme toi doivent être reconnaissants envers les femmes qui travaillent dans ces endroits.

Son ton est ironique. Je murmure :

— Tu as raison...

Elle me demande :

— Pourquoi êtes-vous devenus *sexless* ?

Je lui décris la situation. Au début, tout allait bien avec ma femme. Mais, pendant sa deuxième grossesse, je suis allé au *pink-salon* et cela l'a bouleversée. Après, nous avons essayé de reprendre notre vie conjugale, mais sans grand succès. Et depuis, nous ne faisons plus l'amour.

— Aimes-tu ta femme ?

— Oui. C'est la première fois que je la trompe.

Elle se tait. Je lui parle honnêtement. J'étais las de sortir seulement pour me soulager. En fait, je voulais régler nos problèmes conjugaux, mais je remettais toujours la solution à plus tard. Elle m'écoute en silence. Je continue :

— Et c'est à ce moment-là que je t'ai croisée. Je me suis aussitôt épris de toi, si belle et sensuelle.

Elle ne réagit pas. Je crains : « L'ai-je vexée ? » Enfin, elle ouvre la

bouche :

— Avant de travailler au bar X., je m'étais prostituée pendant deux ans.

« Prostituée ? » À présent, plus rien ne me surprend.

Elle poursuit :

— L'un de mes clients a été monsieur K., un commentateur historique.

« Monsieur K. ? » Ce nom me dit quelque chose. Je me rappelle : « Ah, c'est l'un des hommes avec qui elle parlait au bar. » Elle raconte son histoire, et je l'écoute avec un mélange de jalousie et de curiosité.

Un jour, son agence l'envoya à un hôtel. Un hôtel de catégorie ordinaire. Le soir tard, elle arriva dans la chambre du client. Aussitôt, elle reconnut monsieur K. qu'elle avait vu à la télévision. Il lui demanda poliment si elle avait faim ou si elle avait besoin de boire quelque chose. Elle répondit non. Cet homme lui semblait timide et même gêné. Assis sur le bord du lit, il demeurait immobile. Elle était prête, mais pas son client. Après quelques instants, il commença à lui parler : « Je suis marié. J'aime ma femme. Mais nous sommes *sexless* depuis des années. Elle n'a jamais d'orgasme, du moins avec moi. Je désire qu'elle soit épanouie. Pourriez-vous me guider pour lui donner du plaisir, s'il vous plaît ? » Son ton était respectueux. L'air désespéré, il se prosterna même devant elle.

La tête baissée, je songe à ma femme. Mitsuko ajoute :

— J'étais émue par les paroles de monsieur K.

— As-tu aidé ce gentleman ?

— Bien sûr. J'ai fait ce que je pouvais. À la fin, il m'a beaucoup remerciée. Comme un élève devant son maître.

— Combien de fois a-t-il été ton client ?

— Seulement deux fois. Mais, la deuxième fois, il m'a invitée dans un restaurant pour me remercier à nouveau : il avait enfin réussi à avoir des relations amoureuses avec sa femme. Puis il m'a proposé de travailler au bar X., dont il connaissait bien le propriétaire.

Je songe toujours à ma femme, à notre vie conjugale. Mitsuko parle calmement :

— Monsieur K. a enrichi mes lectures par ses conseils. Mes clients au bar X. apprécient beaucoup mes connaissances générales.

Je crois que si elle avait eu une instruction adéquate, elle aurait pu exercer une profession correspondant plus à ses intérêts. Je l'imagine plongée dans sa lecture après sa longue journée, surtout après que son fils est couché.

Je lui pose une question indiscrete :

— Combien gagnes-tu au bar X. ?

— Cent mille yens chaque vendredi.

— Tant que ça !

Sidéré, je pose une autre question :

— Pourquoi travailles-tu en plus dans un café ? Ton salaire doit y être minime.

— Pour rester réaliste. Gagner autant d'argent en quelques heures en bavardant, ce n'est pas normal.

Ce matin, ma femme m'annonce : « Les vacances scolaires se terminent bientôt. Les enfants sont très contents à la campagne. Nous y resterons jusqu'à la fin du mois. » Je promets de les rejoindre là-bas dans quelques jours, tout en pensant à aller ce soir chez Mitsuko.

J'arrive au bureau plus tôt que d'habitude. On approche de la date de tombée du prochain numéro. Je dois finir toutes les corrections et les mises en pages.

Dès que je m'installe dans mon fauteuil, le rédacteur en chef me dit d'aller voir le directeur du service commercial. Lui-même ne sait pas de quoi il s'agit. Je me rends tout de suite au bureau du directeur. Celui-ci ne paraît pas de bonne humeur.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas ?

Il se gratte le crâne, comme s'il hésitait à entrer en matière.

— C'est à propos du *sakaya* Kida. Te rappelles-tu notre conversation ? Notre revue sollicitait cette compagnie comme annonceur.

— Bien sûr ! Je vous ai déjà informé que j'en avais parlé directement à Gorô Kida. N'a-t-il pas encore accepté ?

Le directeur répond, l'air incertain :

— Hier... j'ai pris contact avec leur responsable commercial. Il m'a confirmé que cela les intéressait.

Je l'interromps :

— Ah, c'est bien ! C'est ce que Gorô m'avait dit.

Il ne sourit pas :

— Mais, d'après ce responsable, monsieur Kida a changé d'avis à cause d'une rumeur sur notre compte.

— Quelle rumeur ?

— L'un de nos employés fréquenterait une prostituée.

— Pardon ?

Aussitôt, l'image de Mitsuko traverse mon esprit. Bien qu'elle ne soit plus prostituée, cette remarque me bouleverse. Le directeur semble gêné :

— La description de cet employé te ressemblait. Cela te dit quelque chose ?

Je démens net :

— Non !

— Alors, ce n'est qu'une rumeur.

Je suis soulagé :

— Mais quel est le lien entre cette rumeur et leur publicité ?

— C'est évident, mon vieux. Pour une compagnie prestigieuse comme Kida, il est honteux d'être sponsor ou annonceur dans une organisation ayant une mauvaise image.

J'aimerais bien lui dire que « Gorô le gentil » passe son temps à s'amuser avec ses trois maîtresses et que sa demi-sœur est le véritable dirigeant du *sakaya* Kida. Le directeur se gratte de nouveau le crâne :

— Chacun a sa vie privée. Cela ne regarde personne. Cependant, il faut faire attention de ne pas prêter le flanc à la critique. Notre revue est reconnue pour sa haute qualité.

Je sors de son bureau, confus. Malgré la sagesse de son commentaire, j'ai un sentiment étrange. « Quelqu'un est au courant de ma relation avec Mitsuko... Mais qui ? »

De retour au bureau, mon assistante m'apporte les épreuves d'un texte du conseiller L. Elle me sourit :

— J'aime beaucoup la rubrique de monsieur L. Ce mois-ci, il y a une question particulièrement intéressante.

Je commence à lire la rubrique. Les coquilles ont déjà été corrigées, et je n'ai qu'à m'assurer de sa perfection. Il y a trois questions et la dernière attire mon attention. À mesure que je la lis, le sang me monte à la tête.

« Cher monsieur L.,

Je suis mariée. Mon mari travaille dans une compagnie du secteur des médias. Nous avons deux enfants de moins de dix ans. Tout le monde est en santé. J'ai de la chance. Mais nous sommes un couple *sexless* depuis trois ans.

Mon mari s'est mis à fréquenter des *pink-salon* pendant ma deuxième grossesse. Depuis, nous ne faisons plus l'amour et nous ne dormons plus ensemble. C'est une bonne personne et un bon papa. Il travaille fort pour la famille. J'essaie de tolérer sa fréquentation de tels endroits.

Récemment, j'ai appris que mon mari avait une relation amoureuse avec une ancienne amie. J'ai été choquée : cette relation semble sérieuse. Je viens de lancer une entreprise qui marche bien. Il y a une maison que j'ai héritée de mon père et j'y passe beaucoup de temps. J'envisage un divorce et prépare ma propre vie avec mes enfants. Néanmoins, je suis toujours amoureuse de lui. Votre conseil, s'il vous plaît. »

Je suis abasourdi : « C'est Atsuko ! » Ma main tremble. Elle a envoyé une telle lettre à notre conseiller de vie au lieu de me parler. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » La colère m'envahit. Je tente de me calmer. « Mais comment connaît-elle ma relation avec Mitsuko ? » Le mot

« divorce » me bouleverse. Je lis la réponse du conseiller L.

« Madame,

Comme pour une maladie laissée sans soins pendant des années, votre problème mettra également du temps à se régler.

Le mariage, c'est d'abord dormir et manger ensemble. Si le couple ne vit pas ensemble, la situation ne peut que s'aggraver. Le dicton dit : "Loin des yeux, loin du cœur." Mais pour un couple il faudrait dire : "Loin du lit, loin du cœur." Si vous voulez sauver votre mariage parce que vous aimez votre mari, retournez à ce simple principe avant qu'il ne soit trop tard. Parlez d'abord avec votre mari. S'il vous aime toujours, il changera de comportement pour vivre la vraie vie conjugale avec vous. Bonne chance ! »

Encore bouleversé, je relis les textes trois fois. Je soupire : « Quelle journée ! Tout tourne mal autour de moi. » Je renonce à passer ce soir chez Mitsuko.

Il fait tout noir. Pas de vent. Le silence est total.

Je suis à la maison, seul. Après un repas tardif, je descends dans la cour arrière. Assis sur le banc, j'allume une cigarette. La fumée s'élève tout droit. Les yeux levés vers le ciel sans étoiles, je plonge dans mes réflexions.

Ce matin, avant de repartir pour la campagne, ma femme m'a dit : « Les enfants sont très heureux à la campagne. Ils espèrent aller aux écoles du village. » Je n'ai pas pris ses paroles au sérieux. Simplement, je lui ai répondu : « C'est normal. Ils se sont fait beaucoup d'amis là-bas pendant les vacances. » Elle m'a aussi dit : « Depuis quelques années, tu rêves d'avoir ta propre revue consacrée à l'histoire régionale et aux nouvelles locales. Je crois que c'est une excellente idée. Quand réaliseras-tu ton rêve ? » La tête très occupée par un nouveau projet pour la revue *N.*, je ne lui ai donné qu'une réponse vague.

Je réfléchis à ma vie familiale, à ma vie professionnelle et surtout à notre vie conjugale. J'aime toujours Atsuko. Je ne veux pas divorcer. Il faut que nous trouvions une solution raisonnable afin de rester en couple.

Le conseiller L. a raison. Il faut que nous vivions sous le même toit et dormions dans la même chambre, dans le même lit. La situation actuelle est de ma faute. Au lieu de m'attaquer à notre problème conjugal, je fréquente des *fûzoku-ten*. Je n'ai pas le droit de me plaindre d'Atsuko qui a écrit à monsieur L. pour que je lise sa lettre.

Trente-six ans. Le tournant de la vie. Je songe de nouveau à mon rêve. « Pourquoi pas maintenant ? » Les affaires agricoles d'Atsuko marchent bien. Il vaut mieux que moi aussi je déménage à la campagne. Nous vendrions cette maison-ci. Je pourrais louer ou acheter un studio dans un endroit convenable près du village, à M., par exemple.

Je pense à Mitsuko. Cesser de la voir. Cette idée m'attriste profondément. Mais je n'aurai pas le choix.

Elle m'a ensorcelé dès que je l'ai aperçue au bar X., tout comme elle m'avait attiré il y a vingt-quatre ans. Nous sommes probablement unis par des pseudo-chimies qui ne lient que temporairement, comme elle le disait. Néanmoins, c'est la seule femme avec qui j'aie fait l'amour passionnément. Elle me manquera énormément.

Les cendres de ma cigarette tombent. Des larmes me montent aux yeux. J'entends la berceuse de ma grand-mère. « ... Je m'appelle Azami. Je suis la fleur qui berce la nuit. Pleure, pleure dans mes bras.

L'aube est loin encore. »

Socrate miaule en approchant de moi. Je suis en train d'ôter mes chaussures. Il s'arrête et me regarde, comme un vieux sage. Les petits souliers bleus sont toujours posés à la même place. Ceux de Tarô, le fils de Mitsuko que je n'ai jamais vu.

Debout devant le vestibule, Mitsuko m'accueille sans rien dire. Sa tunique, sa coiffure, l'odeur du savon. Tout est pareil. Pourtant, je sens qu'elle est différente ce soir, tout comme moi. Nous ne nous embrassons pas. Elle me conduit cette fois dans sa cuisine, comme la première fois. Je la suis avec Socrate.

Je m'installe à la table. Elle me sert un verre de thé d'orge frais. En buvant, j'observe autour de moi. La fenêtre, l'évier, la petite cuisinière électrique, des ustensiles de cuisine pendus contre le mur, le téléphone. Rien n'a changé. Simple et minimal. Le climatiseur est éteint.

Mitsuko se tient debout, appuyée contre l'évier. Je pense à son fils. Une idée étrange me traverse l'esprit. « Dort-il vraiment dans cette maison ? Existe-t-il réellement ? » Elle lève les yeux vers le plafond. Alors que je cherche comment lui parler de ma situation familiale, elle me dit :

— Hier soir, j'ai eu une visite.

— Je croyais que tu n'invitais personne ici, sauf moi.

— Il s'est invité.

— Il ? Qui ça ?

Elle se renfrogne :

— « Gorô le gentil ».

— Quoi ?

Je suis stupéfait : « Gorô est venu ici ! » Elle ajoute :

— Il sait que tu viens ici régulièrement.

— Quoi ?

Je ne sais que dire. Un sentiment désagréable m'envahit. Gorô a dû me suivre après mon travail. Alors, il est la source de la rumeur sur mon compte. Il a dû aussi appeler ma femme. Je me fâche : « Quelle canaille ! » Mitsuko raconte l'incident :

— Quelqu'un a sonné à la porte. C'était l'heure où tu arrives d'habitude. J'imaginais que tu avais oublié de m'appeler. Et le voilà. Quel choc ! En plus, il était ivre. Une visite non désirée.

— Pourquoi est-il venu ici ?

— Je ne connais pas sa véritable intention. Mais il m'a dit dès qu'il

a ouvert la bouche : « Grâce à moi, Mitsuo a eu la chance de te rencontrer. »

Je baisse la tête, très embarrassé. Elle sait maintenant que j'ai été au bar X. avec Gorô et que je ne l'ai pas reconnue par hasard au café M. Je me sens stupide d'avoir respecté la demande de Gorô : « Si jamais tu rencontres Mitsuko, ne mentionne pas mon nom. » Elle continue :

— Gorô s'est mis à parler des réunions de classe qu'il organise chaque année. Et il a aperçu les souliers de mon fils : « Ah, tu as une famille sans père ! Aucun problème. J'engage des baby-sitters pour les jeunes mamans. Viens à notre réunion, au moins une fois ! Toi et Mitsuo êtes les seuls à n'y avoir jamais participé. »

— Comment as-tu réagi ?

— J'ai lancé : « Ça ne m'intéresse pas ! Ne m'envoie plus de carte d'invitation. » Vexé, Gorô m'a crié : « Dommage ! Tout le monde devrait être informé de ton succès dans un bar de première catégorie. On ne te connaît que comme serveuse dans un café banal. » Dégoûtée, j'ai fermé la porte.

Je me fâche : « Quelle canaille ! »

Allongé sur le plancher, Socrate me dévisage. Je m'excuse enfin :

— Je suis désolé. Je n'avais pas l'intention de te mentir.

Mitsuko reste silencieuse. Je lui explique l'histoire de mon côté : ma première rencontre avec Gorô, nos trois sorties pour boire, les demandes de la revue *N.* auprès du *sakaya* Kida pour qu'il devienne annonceur, la rumeur dont je fais l'objet. Quand je termine, elle me dit calmement :

— La veille, je me rappelais le point commun entre Gorô, toi et moi.

— Le point commun ?

— Je parle du temps où nous fréquentions l'école T.

Je suis confus : « Que va-t-elle me raconter ? » Elle continue :

— À cette époque-là, j'habitais avec mon père, remarié depuis plus de cinq ans. Toi, tu habitais avec ta grand-mère parce que ton père avait été muté pour deux ans dans une ville lointaine. Ton père venait de se remarier.

Je suis étonné qu'elle se souvienne de la mutation de mon père. Ma grand-mère me gardait chez elle, parce que je ne voulais pas vivre avec ma belle-mère. Je suis curieux :

— Et alors comment Gorô vivait-il ?

— Comme j'ai déjà dit, il a une demi-sœur. Son père s'est remarié lorsque Gorô avait trois ans. À cette époque, il vivait donc avec son père, sa belle-mère et sa demi-sœur.

— Je n'étais même pas au courant de l'existence de sa demi-sœur.

— Bref, en sixième, nous étions les seuls à avoir un père remarié.

— Les parents de Gorô étaient donc aussi divorcés.

— Non. La mère était décédée quand Gorô était encore bébé.

— Comment savais-tu ces choses ?

— Parce que, peu après mon arrivée, Gorô m'a raconté son histoire. Il m'a suggéré : « Mitsuo, toi et moi sommes tous d'une famille malheureuse. Nous pourrions devenir amis et faire des choses ensemble. »

— Vraiment ? Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Les mêmes paroles qu'hier. « Non, merci. Ça ne m'intéresse pas. » Après cet incident, Gorô s'est moqué de mon nom devant nos camarades. Et tu t'es moqué de son nom pour me protéger.

Je murmure : « Quelle mémoire... » Socrate miaule. Je dis :

— Mon « malheur » est probablement plus grand que celui de Gorô.

— Ton malheur ?

Mitsuko me regarde, perplexe. J'explique :

— Ma mère était tombée follement amoureuse d'un autre homme et elle a tout d'un coup disparu de notre vie, à mon père et à moi.

Elle soupire :

— Chacun a son histoire, en effet.

Je me souviens de l'époque où ma fille est née. En contemplant Atsuko qui embrassait le bébé, je pensais à ma propre mère : « Comment a-t-elle pu m'abandonner ainsi ? » À l'opposé, l'amour de ma grand-mère pour moi était absolu. Elle me protégeait sans réserve.

— Mitsuko, aimes-tu ta mère ?

Elle hoche la tête :

— Oui, beaucoup. Nous nous entendons vraiment bien.

— Tu as de la chance.

— En fait, nous projetons d'ouvrir une boutique de livres d'occasion. Ma mère aussi est une grande lectrice.

Je m'exclame :

— Bonne idée ! Ah, c'est bien ça !

Socrate me dévisage encore. Je raconte enfin mon projet :

— Mitsuko, je vais quitter Nagoya avec ma famille. Je compte fonder ma propre revue à M.

Elle se tait. J'avoue ma situation conjugale et que je ne pourrai plus venir ici. Elle me répond :

— Je comprends, Mitsuo.

Sa voix frémit, ses yeux se mouillent. Mon cœur se serre. Je la prends dans mes bras. L'odeur du savon. Elle baisse sa tête comme

pour l'enfouir dans ma poitrine. Je caresse ses cheveux, doucement :

— Tu seras éternellement mon premier amour.

Mes larmes tombent sur sa nuque. Elle murmure :

— Merci encore pour ton journal intime.

Aujourd'hui, c'est mon dernier jour à la revue N.

Le matin, comme d'habitude, j'arrive vers neuf heures et demie. Il n'y a pas grand-chose à faire maintenant : je viens d'informer mon successeur des tâches qu'il aura à remplir. Je prendrai congé quand je me serai débarrassé de mes affaires personnelles.

Vers midi, le rédacteur en chef vient me voir. Il me propose de déjeuner avec lui dans un restaurant. Il me sourit : « C'est moi qui régale. J'aimerais bien te parler en privé. » J'accepte son invitation.

Nous nous retrouvons dans la rue commerciale à arcades. C'est samedi. Beaucoup de gens se promènent en famille. Il y a partout le bruit de la musique. En passant devant le *pachinko-ten*, je vois les fenêtres en haut. C'est le café M. « Adieu, Mitsuko. »

Mon supérieur s'arrête devant une porte : « C'est ici, mon vieux. » Il monte l'escalier et je le suis sans même voir le nom du restaurant. En observant le mur couvert de bois naturel, j'ai un sentiment de déjà-vu. Ah, c'est ici que Gorô m'a aperçu la première fois ! Je l'injurie dans ma tête : « Quel salaud ! Si je le rencontrais encore, je lui enverrais mon poing au visage. »

Le rédacteur en chef et moi nous installons dans un coin. Il me taquine :

— Vas-tu vraiment devenir cultivateur ?

— Pourquoi pas ? Les affaires agricoles de ma femme vont très bien.

— Tu es le type même du citadin. Je ne crois pas que tu survives longtemps dans un village.

Je ris :

— Le trajet entre Nagoya et le village est de moins d'une heure. Je reviendrai ici de temps en temps.

Il se tait un moment. Je ne parle encore à personne de mon projet : avoir ma propre revue à la ville de M., tout près du village. Il me regarde, sérieux :

— Tu n'envisages pas de devenir aussi pigiste ou reporter ?

— Ce serait tout à fait possible !

— Dans ce cas, écris aussi pour notre revue, s'il te plaît.

Cette proposition m'encourage. Je répète, très content :

— Pourquoi pas ?

Il me confie combien il a apprécié ma contribution et dit souhaiter vivement me garder comme collaborateur.

Nous nous séparons devant le bâtiment. Il continue son chemin

pour rencontrer un journaliste. Je me dirige vers le bureau. Il me reste à ramasser les caisses contenant mes affaires personnelles.

Je passe devant le magasin de musique. Un air nostalgique se fait entendre. La berceuse de ma grand-mère me revient :

« Ce soir encore, ton oreiller est baigné de larmes.

À qui rêves-tu ? Viens, viens vers moi.

Je m'appelle Azami. Je suis la fleur qui berce la nuit.

Pleure, pleure dans mes bras. L'aube est loin encore. »

J'étais ici lorsque Gorô m'a appelé en chuchotant mon nom. Ainsi a commencé mon drame amoureux. Il avait raison. Grâce à lui, j'ai pu rencontrer Mitsuko, alors que j'étais en couple *sexless*. Je lui ai fait l'amour comme un fou, comme pour brûler totalement mon désir sexuel. Et ce drame chaotique m'a enfin amené à reprendre une vie normale avec ma femme que j'aime toujours.

J'émerge des arcades de la rue commerçante. Il fait beau. Le soleil brille, mais la chaleur me semble moins forte maintenant. Une brise fraîche souffle. On sent le commencement de l'automne. Je marche d'un pas pressé.

Au bureau, je ramasse mes affaires et les charge dans ma voiture. Ensuite, je me rendrai à la campagne retrouver ma famille.

En démarrant la voiture, je décide de passer par la rue où Mitsuko vit avec son fils. Je n'ai pas l'intention de les déranger. Seulement, je veux voir leur quartier que je n'ai vu que dans le noir.

Je conduis lentement en observant les bâtiments : maisons, magasins, cafés, restaurants, librairies. Une rue commerçante ordinaire. En approchant de la quincaillerie, je ralentis encore. En passant devant, j'aperçois une annonce appuyée sur la vitrine.

Je gare ma voiture au coin de la rue et reviens à la quincaillerie.

« Appartement à louer. Emménagement immédiat possible. » Perplexe, je lis la description : « Cuisine, deux chambres, salon, climatisé. » Je regarde vers le haut. Les fenêtres sont fermées de rideaux blancs. Désespéré, je reste debout devant l'annonce.

La porte de la quincaillerie s'ouvre et une femme avec un tablier rouge sort. Elle semble dans la soixantaine. Elle me sourit :

— Bonjour, monsieur. Vous songez à louer cet appartement ?

Je lui réponds sans réfléchir :

— Oui, madame. Puis-je le voir ?

— Certainement ! Attendez une minute, j'avertis mon mari d'abord.

Elle retourne dans le magasin. Devant la porte, j'attends quelques secondes. Je lève les yeux vers le ciel bleu. « Mitsuko et son fils, où sont-ils maintenant ? »

La dame revient avec une clé à la main. Je la suis dans la ruelle à côté du bâtiment, que je connais bien. Elle me pose des questions sur mon métier et sur la composition de ma famille, j'invente que je travaille dans une banque et que nous sommes deux, ma femme et moi. La dame s'exclame : « Alors c'est parfait pour vous ! J'espère que l'appartement vous plaira. »

Nous montons l'escalier en métal caché par le kaki. D'en haut on voit le jardin rempli de fleurs de cosmos. Je ne l'avais pas remarqué dans le noir. Il est joli. Je me sens étrange, comme si je venais ici pour la première fois. La dame m'invite en ouvrant la porte toute grande :

— Entrez, monsieur.

En ôtant mes souliers, je songe aux petits souliers bleus de Tarô. J'ai le sentiment que Socrate m'accueillera d'un miaulement. La dame me montre d'abord la cuisine :

— Elle est petite mais suffisante pour un couple, n'est-ce pas ?

— Oui, tout à fait.

Les deux chaises, la table, tous les ustensiles pendus au mur au-dessus de l'évier, le téléphone ne sont plus là. J'ai une sensation d'irréalité : « Mitsuko était-elle vraiment ici ? »

Ensuite la dame m'invite au salon à tatamis avec deux grandes fenêtres. Je m'arrête devant le mur où était installé un grand aquarium avec des poissons tropicaux. Je me retourne vers elle :

— Depuis quand cet appartement est-il libre ?

— Seulement depuis une semaine. Les derniers locataires étaient une femme et son fils de quatre ans. Ils ont habité ici pendant deux ans.

Elle continue d'en parler. Je tends l'oreille pour ne pas perdre un seul mot. Selon elle, cette famille était arrivée ici par l'intermédiaire d'une connaissance à elle. C'était la femme du célèbre commentateur historique K.

La dame sourit :

— On n'a eu aucun ennui avec cette famille.

J'interromps :

— Quand même, l'enfant de quatre ans devait déranger avec ses cris. Non ?

Elle me jette un regard curieux :

— Le garçon était sourd et muet. Il allait à l'école pour handicapés. Lui et sa mère communiquaient en langage des signes.

« Muet, sourd, langage des signes ? » Cela me surprend. Je détourne les yeux vers la fenêtre. Mitsuko me faisait toujours taire, car son fils dormait. Soudain, je me souviens de ce que Gorô m'avait dit au bar X. : « Mitsuko parle l'anglais, l'espagnol et même le langage des signes. »

La dame poursuit :

— C'était un métis, très beau et adorable. D'après sa mère, le père de l'enfant était Européen. Mais je ne l'ai jamais vu.

« Métis ? Père étranger ? » Je me sens de plus en plus désorienté. Mitsuko ne m'avait même pas montré de photos de son fils.

Nous sortons du salon. La dame ouvre la porte de la pièce à gauche. Je vois l'intérieur pour la première fois. C'est ici que Mitsuko et son fils dormaient. En face, il y a une fenêtre et à droite un *oshiire*(25). La dame bavarde sur le quartier, mais, perdu, je ne l'écoute plus attentivement.

Ensuite, elle ouvre la porte de la pièce à droite, le « bureau » de Mitsuko. Il n'y a rien, sauf la fenêtre. Le bureau, le fauteuil et les livres qui couvraient les quatre murs ont tous disparu. Ainsi que le tapis sur lequel nous avons fait l'amour sauvagement. Je revois Mitsuko sortant une enveloppe d'un tiroir de son bureau. « Voici mon cadeau pour

toi ! »

La dame me dit :

— Cette femme possédait énormément de livres. Elle semblait très intelligente.

— Qu'est-ce qu'elle faisait comme métier ?

— Assistante du commentateur historique K. Elle avait de bonnes références et nous l'avons acceptée sans problème.

— Ah bon ?

Je feins toujours l'indifférence. Normalement, raconte-t-elle, une agence immobilière s'occupe de la gestion des logements. Mais le cas de cette petite famille a été une exception. Les mots « petite famille » m'émeuvent. Je sens mes yeux humides de larmes. Soudain, la dame pousse un petit cri :

— Mais ! Il reste encore un livre.

Elle approche du fond. Il y a une petite étagère installée contre le mur à gauche de la fenêtre. En prenant le livre dans les mains, elle murmure :

— Ah, c'est la revue *N*.

Je vois la couverture. C'est celle du numéro du mois de septembre dans laquelle ma femme a écrit au conseiller L. Je pense : « Mitsuko a probablement lu sa lettre. » La dame me demande :

— Connaissez-vous cette revue ?

— Oui. Je l'aime beaucoup.

— Moi aussi. Il y a dedans une rubrique d'histoire régionale. Je la trouve excellente.

Je souris sans rien dire. En feuilletant les pages, elle s'étonne à voix basse.

— Tiens ! Il y a une fleur *d'azami*... fanée.

Glossaire

Azami : chardon.

Beef-stew : bœuf bourguignon.

Bento : repas à emporter servi dans une boîte.

Fûzoku-ten : établissements de services sexuels.

Genji-na : désigne les surnoms liés au roman *Le dit du Genji*, qu'on donnait aux femmes servant les nobles à la cour impériale. Désigne également les surnoms que se donnent les entraîneuses.

Golden-week : série de jours fériés entre la fin avril et le début mai.

Izakaya : taverne, bistrot.

Kanji : idéogrammes chinois.

Kyôju : professeur au sommet de la hiérarchie dans un département universitaire.

Love-hotel : maison de rendez-vous.

Miai : rencontre arrangée en vue d'un mariage.

On'yomi : phonétique chinoise.

Oshiire : placard à literie et à vêtements, encastré dans le mur.

Pachinko-ten : salle de *pachinko* (jeu japonais ressemblant au flipper).

Pink-salon : type d'établissement de services sexuels.

PTA : abréviation de l'anglais *Parents and Teachers Association*. Association de parents d'élèves et des professeurs.

Sakaya : magasin ou marchand de spiritueux.

San : suffixe de politesse équivalant à monsieur, madame ou mademoiselle.

Sexless : sans rapports sexuels. Couple qui ne fait pas l'amour.

Tandai (*tanki-daigaku*) : études universitaires de deux ans.

Ukiyoe : estampe ou peinture de genre de l'époque d'Edo.

Video-box : type d'établissement de services sexuels.

Yosomono : étranger.

Zabuton : coussin carré utilisé pour s'asseoir sur les tatamis.

-
- 1 Les mots en italique sont regroupés dans un glossaire en fin d'ouvrage.
 - 2 *Pachinko-ten* : salle de *pachinko* (jeu japonais ressemblant au flipper).
 - 3 *Azami* : chardon.
 - 4 *San* : suffixe de politesse équivalant à monsieur, madame ou mademoiselle.
 - 5 *Sakaya* : magasin ou marchand de spiritueux.
 - 6 *Golden-week* : série de jours fériés entre la fin avril et le début mai.
 - 7 *Beef-stew* : bœuf bourguignon.
 - 8 *Tandai (tanki-daigaku)* : études universitaires de deux ans.
 - 9 *PTA* : abréviation de l'anglais *Parents and Teachers Association*. Association de parents d'élèves et des professeurs.
 - 10 *Sexless* : sans rapports sexuels. Couple qui ne fait pas l'amour.
 - 11 *Pink-salon* : type d'établissement de services sexuels.
 - 12 *Fûzoku-ten* : établissements de services sexuels.
 - 13 *Video-box* : type d'établissement de services sexuels.
 - 14 *Yosomono* : étranger.
 - 15 *Genji-na* : désigne les surnoms liés au roman *Le dit du Genji*, qu'on donnait aux femmes servant les nobles à la cour impériale. Désigne également les surnoms que se donnent les entraîneuses.
 - 16 *Kyôju* : professeur au sommet de la hiérarchie dans un département universitaire.
 - 17 *Izakaya* : taverne, bistrot.
 - 18 *Bento* : repas à emporter servi dans une boîte.
 - 19 *Ukiyoe* : estampe ou peinture de genre de l'époque d'Edo.
 - 20 *Love-hotel* : maison de rendez-vous.
 - 21 *Kanji* : idéogrammes chinois.
 - 22 *On'yomi* : phonétique chinoise.
 - 23 *Miai* : rencontre arrangée en vue d'un mariage.
 - 24 *Zabuton* : coussin carré utilisé pour s'asseoir sur les tatamis.
 - 25 *Oshiire* : placard à literie et à vêtements, encastré dans le mur.